LE MYSTÈRE
DE L'EUCHARISTIE

Abbé Henri Beaudé

Le Mystère de l'Eucharistie

La raison d'être de l'Eucharistie
La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie
L'Eucharistie — Source de grâce
L'Eucharistie — Principe de gloire
L'Eucharistie et le péché
La Communion fréquente
Convenances de l'institution de l'Eucharistie le soir de la Cène

Typ. Laflamme & Proulx, Québec

Nihil obstat.

ALOIS.-AD. PAQUET, Pter.

Censor.

Quebeci, die 16a junii 1915.

Imprimatur.

† L.-N., CARD. BÉGIN

Arch. Quebecen.

Quebeci, 17 junii 1915.

La raison d'être de l'Eucharistie

PREMIÈRE PARTIE

—

Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi.

Je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel.

Jean. VI. 51.

Dans ce petit livre, nous nous proposons de traiter, d'après S. Thomas, du mystère par excellence de l'amour divin qui s'appelle l'Eucharistie, de ce sacrement auguste qui est la consommation de tous les autres et la perfection de la vie spirituelle [1]. Puisse le cours de nos considérations à travers ce sujet magnifique, accroître la foi des chrétiens en la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie, et leur désir de le recevoir

---

1. Per hoc sacramentum augetur gratia, et perficitur spiritualis vita, ad hoc quod homo in seipso perfectus existat per conjunctionem ad Deum. III. p. qu. lxxix, art. 1. ad prim.

plus souvent dans leurs cœurs. Et pour que notre souhait ne soit pas formulé en vain, nous mettons notre travail sous la protection de la Vierge Marie qui a donné le Christ au monde, et qui la première a adoré le Verbe divin fait chair, la première a cru en la présence réelle du Fils de Dieu fait homme. Ni notre parole n'aurait l'accent qui éclaire et qui touche, ni les âmes n'en recueilleraient l'écho et n'en profiteraient, si Marie, Mère de Dieu, ne nous accordait la bénédiction qui féconde.

Dans ce premier chapitre, nous allons examiner la raison d'être de l'Eucharistie, sa fonction essentielle. Pourquoi donc ce sacrement a-t-il été institué? Quel rôle est-il destiné à remplir? Quelle place tient-il dans l'économie du salut?

I

Tout être cherche à conserver et à accroître la vie qu'il a reçue ; tout ce qui respire tend à garder et à perfectionner le principe qui l'anime et qui le constitue dans l'existence. Quelque degré que l'on occupe dans l'échelle des essences, l'on a en soi la puissance occulte, l'instinct ou la volonté de renouveler et d'accélérer le mouvement initial auquel l'on doit d'avoir passé de l'idée à l'acte, du néant à la vie. Il ne servirait de rien d'avoir été évoqué de l'ombre à la lumière, d'être sorti du domaine infini des potentialités pour entrer dans celui des réalités précises, si nous n'avions été doués en même temps d'une invincible énergie qui nous porte à cultiver et à empêcher de s'éteindre le souffle vital. Et la nature serait la plus affreuse des marâtres si, ayant mis au fond de chaque être l'aspiration impérieuse dont je parle, elle ne lui fournissait le

moyen de la satisfaire et de la remplir. Mais tout s'accorde, tout s'harmonise dans la création. Et, à côté de la tendance innée à tout ce qui respire d'entretenir le principe mystérieux qui s'appelle la vie, dans quelque mesure que ce soit, elle a mis tout ce qu'il faut pour que ce principe se conserve et se prolonge [1].

Voyez, par exemple, ce qui se produit dans l'ordre inférieur de la vie végétative : à peine appelée à l'être, la plante, obéissant à une force secrète, cherche et trouve dans le sol les éléments de sa subsistance et de son progrès ; avec quelle âpreté inconsciente et sûre ses racines aspirent le suc nourricier qui s'élabore en elles, permet à la tige de grandir, et peu à peu s'épanouit en fleurs merveilleuses, calices d'argent, corolles d'or, dentelles d'une finesse inimitable. Et l'abeille ne se dirige-t-elle pas d'instinct, à travers les renaissances printanières, vers tout ce qui lui

1. Sicut ad vitam corporalem requiritur generatio, per quam homo vitam accipit, ita etiam requiritur alimentum quo homo conservatur in vita. III. p. qu. lxxiii, art. 1. c.

donnera à la fois de quoi s'alimenter et de quoi composer son rayon de miel ? L'oiseau de même, d'un coup d'aile infaillible, se poste vers le grain de mil ou vers la goutte de rosée qui suffit à son âme aérienne pour lui permettre de chanter tout le jour et de mêler ses vibrations joyeuses à celles de la lumière.

La même loi se retrouve dans l'homme : notre nature complexe est régie par un principe tout à fait semblable. Dès son premier souffle, l'enfant cherche d'instinct à défendre, à protéger sa vie ; sa faiblesse l'empêchant de pourvoir par lui-même à sa propre subsistance, la tendresse de sa mère s'en charge ; le sein maternel, qui fut la source d'où il a jailli, continue d'alimenter son existence, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour demander aux choses de quoi l'entretenir et la conserver. L'éveil de l'intelligence chez lui ne fera que confirmer la tendance native par laquelle il se portait aveuglément vers ce qui pouvait accroître sa vie ; à mesure qu'il grandira, il verra mieux tout ce qu'a de nécessaire la loi de l'alimentation, les rapports in-

times qu'elle a avec la conservation de l'existence. Et sans doute il sera libre de choisir entre les diverses formes de nourriture qui varient avec les climats, les tempéraments et les goûts; mais le fait même de se nourrir s'imposera toujours à lui avec l'énergie de l'instinct naturel, comme la condition absolue et indispensable de la vie.

II

Or, suivant la parole mystérieuse que l'on cueille dans un livre tout plein, d'ailleurs, de mystères, comme dit si bien M. Paul Bourget [1], « l'homme ne vit pas seulement de pain » [2]. Et cette parole demande à être interprétée : elle ne signifie pas seulement que l'homme, créature raisonnable, a, pardessus ses besoins physiques, des besoins intellectuels et moraux qui doivent être satisfaits. Car ni notre intelligence ne sera comblée par les spécu-

1. *Le Démon de Midi.*
2. Matth. IV. 4.

lations de la simple vérité humaine, ni les désirs de notre cœur ne seront apaisés par la possession des seuls biens de la vie, qu'ils s'appellent richesses, honneurs ou amours. Dans un élan magnifique le poète s'est écrié :

malgré moi l'Infini me tourmente [1].

Oh ! que cela est vrai. Nous avons le mal, la nostalgie de l'Infini. Sur l'ordre de la nature, la Providence a greffé l'ordre supérieur de la grâce. Nous sommes appelés à une vocation surnaturelle dans son principe et dans sa fin. Et le baptême est précisément le signe qui nous ouvre le domaine de cette existence surnaturelle, le Baptême est une naissance véritable : régénérée dans l'eau et dans le Saint-Esprit, l'âme sort de ce bain fécondé par la vertu du Christ, avec des appétits qui ne sont pas moins impérieux ni moins nécessaires que ceux qui portent l'enfant à chercher d'abord sur le sein maternel, et

1. Alfred de Musset. *L'Espoir en Dieu.*

plus tard dans les objets qui l'entourent, le rassasiement. C'est donc une flamme divine qui a été allumée en nous par le sacrement initial qui nous a faits chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise. Et cette flamme, comment sera-t-elle entretenue et avivée, si ce n'est par un aliment qui soit conforme à son essence? Et de même que la naissance dans la chair ne servirait de rien, serait même la plus inouïe des cruautés, si le souffle vital ne rencontrait pas immédiatement et toujours l'aliment propre à le conserver et à l'accroître, de même notre naissance selon l'Esprit aboutirait à un inconcevable dépérissement, à une désagrégation certaine, si l'âme ainsi régénérée ne trouvait à sa portée la source de grâce qui seule peut la renouveler et la conserver. N'est-il pas souverainement convenable que l'ordre surnaturel soit au moins aussi harmonieux que l'ordre de la nature? Et la Providence qui veille à ce que nos facultés physiques, dès l'appel à la vie, puisent ici-bas de quoi se fortifier et s'accroître, n'a-t-elle pas pourvu à ce que l'âme, née de sa propre essence, mysté-

rieusement engendrée dans le sang du Fils de Dieu, continue de s'abreuver à la source originelle, et demande à un aliment purement céleste la prolongation d'une existence qui a son principe dans le ciel ? Notre naissance à la grâce, dans un sacrement qui emprunte tout son effet aux mérites du Christ, entrainait donc des conséquences auxquelles Notre Seigneur ne pouvait, en justice et en bonté, se soustraire ; cette naissance éveille dans l'âme des désirs, des appétits surnaturels : le Christ était tenu de les satisfaire ; cette naissance, transcendante à toutes lois humaines, confère des droits supérieurs encore à ceux que l'on tient de la nature. Et si le fait de naître parmi les hommes constitue notre droit à l'existence comme tel, le fait d'être régénéré par le baptême et compté par là au nombre des fils de Dieu donne droit à l'existence comme enfant de Dieu ; et si ma vie matérielle ne compte plus dès là que je ne puis lui donner un aliment proportionné à son principe et à ses aspirations, ma vie surnaturelle s'évanouirait de même s'il n'y

avait à sa portée une nourriture qui fût en harmonie avec elle, un pain supersubstantiel, une eau jaillissante qui emporte l'âme jusque dans la vie éternelle.

III

L'institution d'un sacrement qui, sous une forme ou sous une autre, serve à l'âme d'aliment, et lui conserve la vie qu'elle a reçue par le baptême, apparaît donc comme la conséquence nécessaire de notre régénération dans l'ordre surnaturel. Il manquerait quelque chose de vraiment essentiel à l'économie du salut si le souffle supérieur qui nous anime ne rencontrait pas la force capable de renouveler sa vigueur et de le maintenir subtil et agissant. Aussi faut-il conclure à la convenance absolue, à la nécessité d'un signe sensible dont la raison d'être, la fonction soit de prolonger par sa vertu, de conserver et d'activer le principe vital déposé en nous par le baptême [1]. Et ce signe existe, c'est

1. « Sicut ad vitam spiritualem oportuit esse baptismum, qui est spiritualis generatio, ita opor-

la Sainte Eucharistie. Ah ! l'Eucharistie ! Notre Seigneur attendait ce moment pour opérer un mystère d'amour, pour réaliser une merveille de tendresse. Et si, quand je prononce ce mot d'Eucharistie, quand je songe à tout ce que renferme cette chose, la parole expire sur mes lèvres et mon cœur défaille, c'est que ce sacrement dépasse de beaucoup tout ce que nous pouvions attendre, et qu'il y a là, de la part de Dieu, une profondeur d'affection, une marque de puissance qui nous renversent.

Oui, l'âme, engendrée par la grâce, réclamait une nourriture de grâce afin que se perpétuât en elle et que pût croître et fleurir le germe surnaturel qu'elle avait reçu. Mais le Christ son Père eût rempli tous ses devoirs à son égard en lui dispensant, comme dans les autres sacrements, une émanation de sa substance, une participation de sa vie. Or, si cela eut suffi au Divin Maître pour remplir

---

tuit esse sacramentum Eucharistiæ, quod est spirituale alimentum. " III, p. qu. lxxiii, art. 1. c.

intégralement son rôle de générateur et pour satisfaire à toutes les conséquences qui en résultaient, cela eut été trop peu pour son immense amour. Car la loi de l'amour, c'est le don entier de soi. Et le Christ a saisi cette occasion pour manifester au monde son amour infini : dans l'Eucharistie nous avons en effet le Christ tout entier, son essence divine et sa nature humaine, si ·mplètement, si entièrement qu'au delà de ce don l'on ne peut rien imaginer de plus, et que dans le mystère eucharistique la puissance infinie à se communiquer, qui est en Dieu, trouve sa plus absolue réalisation et en quelque sorte son terme, son épuisement. Aussi l'enseignement catholique a bien raison d'appeler ce sacrement la consommation de tous les autres, le couronnement de la Rédemption, la perfection de la vie spirituelle [1]. Et l'âme ne puise-t-elle pas, au banquet royal que lui a préparé l'amour ineffable de son Sauveur, tout ce qu'il lui

1. « Eucharistia est quasi consummatio spiritualis vitæ, et omnium sacramentorum finis ». III, p. qu. lxxiii, art. 3, c.

faut pour conserver et pour entretenir le principe de sa vie surnaturelle ? Que dis-je ? L'Eucharistie est une nourriture débordante ; c'est un aliment qui est trop fort et trop substantiel pour nous. L'âme est incapable de s'assimiler cette manne céleste, transcendante à ses facultés. Et alors qu'arrive-t-il ? Ce n'est pas le Christ qui se convertit en notre substance, c'est notre substance qui se convertit en celle même du Christ. « Tu ne me changeras pas en toi, disait Notre-Seigneur à saint Augustin, mais c'est toi qui seras changé en moi [1]. » L'incorporation au Christ, voilà l'aboutissement de ce mystère insondable. Selon la parole de l'apôtre saint Pierre, par l'Eucharistie nous devenons participants de la nature divine, *ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* [2], et plus que participants, puisque c'est en quelque sorte la fusion de notre être, et

---

1. *Conf.* lib. VII, c. X, a med. — cit. par saint Thomas, III, p. qu. lxxiii, a. 3, *ad sec.* — « Alimentum spirituale convertit hominem in seipsum. » *Id. ibid.*

2. II, Petr. i, 4.

comme son engloutissement dans l'abîme de l'amour sacré.

O sacrement adorable! O signe par excellence de la tendresse du Christ! O pain des anges, dont la vertu nous transforme en l'image et en la ressemblance de notre Maître Jésus, et opère l'union, la plus complète qui soit, de notre âme avec la sienne, se peut-il que l'on vous néglige, que l'on vous dédaigne, que l'on vous traite avec indifférence, que l'on se fasse prier pour vous recevoir? Ah! mon humble parole aurait la plus magnifique des récompenses si, parmi toutes les âmes qui l'écoutent, une seule en concevait plus de respect, plus de désir, plus d'amour pour le sacrement qui divinise!

De la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie

DEUXIÈME PARTIE

—

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.

Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.

Jean VI. 57.

Notre premier chapitre avait pour objet de vous exposer la raison d'être de l'Eucharistie. Je le résume en quelques mots. De même que notre vie temporelle ne saurait se conserver et s'accroître sans un aliment proportionné à son principe et à son essence, la vie surnaturelle, que nous avons reçue par le baptême, ne peut se développer et se fortifier sans une nourriture qui soit en harmonie avec elle : et comme cette vie est d'origine céleste, seul un pain supersubstantiel, une manne céleste est propre à l'entretenir, à la pro-

longer, à l'empêcher de s'éteindre. Et, s tout être vivant trouve ici-bas de quoi as surer sa subsistance et donner à ses facul tés physiques ce qu'elles réclament, il es nécessaire que notre âme, régénérée dan le sang du Christ, appelée à une vocatior supérieure par un sacrement initial, puis à une source éternelle le renouvellemen spirituel, de quoi permettre au germ mystérieux déposé dans son sein de croîtr et de s'épanouir en une magnifique florai son de vertus.

C'est à cette fin que le Christ Jésus, loin de s'en tenir au strict devoir de justice qui lui était dicté par son rôle de généra teur dans l'ordre surnaturel, mais n'écou tant que la voix de sa tendresse, n'obéis sant qu'à son immense amour, a institué le sacrement de son corps et de son sang Et ce signe ineffable dépasse infinimen tout ce que nous pouvions attendre, tou ce que nous étions en droit d'espérer. Ca il renferme non pas seulement une parti cipation de la grâce, une émanation de la substance divine, précieuse encore et suf fisante pour nous donner l'aliment indis

pensable, mais le principe même de la grâce dans son don essentiel, dans la totalité de sa nature transcendante : à tel point que cette communication est le dernier terme de l'amour, et qu'il n'y a rien au delà.

L'Eucharistie est donc le chef-d'œuvre de la charité du Christ : la nourriture qui nous est servie à ce banquet somptueux est même tellement savoureuse qu'elle déborde la puissance d'assimilation de l'âme : trop forte pour être absorbée par celle-ci et convertie en sa propre substance, c'est elle alors qui absorbe l'âme à son profit et opère en elle le miracle inouï d'une sorte de transformation en sa propre essence. L'effet, l'ultime conséquence de ce sacrement est précisément notre incorporation au Christ, en sorte que « ce n'est plus nous qui vivons, mais le Christ qui vit en nous », selon la parole de l'Apôtre [1]. L'Eucharistie est l'instrument actif et infaillible de notre divinisa-

---

1. Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. *Ad Gal.* II, 20.

tion ; l'union qui résulte de cet embrassement de l'âme par le Christ est tellement étroite, tellement complète, que l'on peut presque dire que l'on ne distingue plus entre lui et nous, ou que plutôt sa personnalité émerge seule, triomphante, et emporte la nôtre, enivrée et ravie, dans les secrets de son existence adorable, dans les abîmes de son amour.

Et maintenant, venons-en à parler du fait de la présence réelle de Notre Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Ce n'est pas à dire que nous puissions en essayer une démonstration rationnelle et scientifique. Il y a des vérités qui, pour être objets de foi et contenues dans la révélation, ne dépassent pourtant pas les limites de l'intelligence humaine : telles sont, par exemple, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; et on les appelle des vérités de foi *quoad modum*. Mais il y a des dogmes religieux, qui sont tellement au-dessus des forces de la raison humaine, que celle-ci sera toujours incapable d'en donner des preuves directes et rigoureuses, et qu'elle ne les eût même

jamais soupçonnés, si la parole divine n'était venue lui en révéler l'existence ; et ce sont les vérités de foi *quoad substantiam*. L'autorité de Dieu révélant est le seul garant de leur authenticité et de leur réalité. Appuyée sur ce fondement inébranlable, notre foi les accepte et les adore, mais renonce à en jamais comprendre ici-bas la profondeur et l'étendue. La présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie appartient à ce dernier ordre de vérités : c'est un mystère qui ne se laisse ni délimiter, ni analyser, ni prouver intrinsèquement. Il n'y a là rien qui tombe sous le sens, comme par exemple l'existence du soleil ; rien non plus qui soit accessible aux efforts de la raison et qui puisse être démontré spéculativement, comme une vérité mathématique ou même l'immortalité de l'âme.

En sommes-nous donc réduits à ne pouvoir parler du mystère de la présence réelle que pour nous abîmer dans un acte d'adoration ? Non pas. Cette science *éminente*, qui se nomme la théologie, et dont toutes les autres sciences doivent se faire

les humbles servantes, expose heureusement, avec les preuves extérieures du fait lui-même [1], les convenances, les harmonies de ce mystère, et c'est-à-dire qu'elle montre que non seulement il ne répugne pas à la raison humaine, s'il la dépasse infiniment, mais qu'il correspond admirablement à la grandeur de l'ordre divin, tel que nous nous figurons que le Christ est venu l'établir, et qu'il réalise l'idéal d'une religion vraiment divine et parfaite. Les convenances, les harmonies du fait de la présence réelle de Notre Seigneur dans le sacrement de l'Eucharistie, tel sera donc l'objet de ce chapitre.

---

1. Par preuves extérieures ou extrinsèques de l'Eucharistie, il faut entendre celles qui démontrent, par l'Ecriture Sainte et les autres arguments d'autorité, le *fait* de l'institution du Sacrement et de la Présence Réelle Nous omettons délibérément ce genre de preuves, parce que nous nous adressons à des croyants.

I

Le dogme de la présence réelle du
'hrist, dans le mystère eucharistique,
onvient d'abord à la perfection dont il
tait nécessaire que fût revêtue la loi nou-
elle, il s'harmonise avec l'idée de beauté,
'achèvement, de splendeur, qui devait
aractériser l'ordre nouveau inauguré par
e Christ Jésus.

Le monde, au point de vue religieux, qui
st le point de vue essentiel, le seul qui
ompte, se divise en deux grandes pério-
es : la loi ancienne et la loi nouvelle. La
oi ancienne s'ouvre avec l'élection par
Dieu d'un peuple destiné à être le déposi-
aire de sa révélation, le confident de ses
romesses, la gardien des oracles messia-
iques. La loi nouvelle, qui doit durer
usqu'à la fin des siècles, commence avec
a venue du Messie attendu et annoncé.
Entre ces deux grandes ères, qui se par-
agent toute l'histoire de l'humanité, il y a

un lien rigoureux. L'une est la préparation de l'autre ; elles sont en fonction l'une de l'autre ; elles s'expliquent mutuellement ; le sens caché dans la première se découvre dans la seconde. La première avait pour objet de figurer, de symboliser les réalités augustes qui devaient se produire dans la plénitude des temps. C'est bien là ce qu'affirme l'apôtre saint Paul : « La loi n'avait que l'ombre des biens à venir, et non l'image même des choses [1] », c'est-à-dire non ces choses mêmes dans la vérité de leur substance. Et dans sa première épître aux Corinthiens, parlant des faits qui ont marqué la vie du peuple hébreu, il exprime la même idée en ces termes : « Ces choses ont été des figures de ce qui nous concerne », et encore : « Toutes ces choses leur sont arrivées en figures [2] ».

L'Ancien Testament apparait donc comme un miroir immense, dans lequel se sont fidèlement réfléchies à l'avance toutes les choses qui devaient se passer sous

1. *Ad Hebr.* x, 1.—Umbram habens lex futurorum bonorum, non ipsam rerum imaginem.

2. I *ad Cor.* x, 6-11.

le Nouveau. Et comme le Christ domine et incarne toute la Loi nouvelle, et que son sacrifice sur le calvaire, pour la rédemption du monde, est le point culminant de cette époque, l'objet, l'essence de l'avènement messianique, toute la raison d'être de sa venue parmi nous, et que l'immolation de l'Homme Dieu est le centre auquel aboutit toute la période antérieure, et duquel tout le reste découle, ce fait supérieur a donc été représenté dans la vie du peuple hébreu, dans l'évolution du messianisme, par une suite d'images, de figures et de symboles. Ainsi tous les grands personnages — Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et Aaron, Joseph, Elie, Esther, Judith, Déborah et tant d'autres — et tous les événements de l'histoire biblique, ont une valeur figurative ; chacun évoque quelque trait du Christ à venir, ou quelque épisode de sa vie. Et quant au drame sanglant qui devait couronner l'existence du Christ, mettre le sceau à sa mission rédemptrice, et remplir tout ce qui était compris dans son nom de *Jésus*, lequel signifie *Sauveur*,

quant à la pérennité de cette immolation dans le sacrifice eucharistique, qui, pour être non sanglant, a la même vertu, la même force de salut, la même valeur d'intercession que le sacrifice du calvaire, en est même la reproduction intégrale, c'est par centaines que l'on en compte les symboles parlants, les images limpides.

Par exemple, Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut, qui « apporte à Abram du pain et du vin », n'est-ce pas l'une des principales figures de l'Eucharistie [1] ? Ce personnage mystérieux, qui, selon l'apôtre saint Paul, « est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement de jours, ni fin de vie, et qui est ainsi devenu semblable au Fils de Dieu [2] », ne représente-t-il pas le Christ, prêtre éternel, dans l'oblation de son corps et de son sang sous les espèces du pain et du vin ? N'est-il pas notre ancêtre et notre modèle, à nous prêtres de la loi nouvelle, et

---

1. *Gen.* xiv, 18.
2. *Hebr.* vii, 1-2-3.

dont la fonction essentielle est d'être les ministres de l'Eucharistie ? La manne immaculée qui tombait dans le désert à l'aube de chaque jour pour rassasier le peuple hébreu, « quelque chose de menu comme des grains, pareil au givre sur le sol [1] », « pain tout préparé, procurant toute jouissance et approprié à tous les goûts [2] », qu'était-ce encore, si ce n'est l'image transparente de la nourriture eucharistique ? Mais de tous les symboles anciens de ce mystère, le plus direct, le plus constant, le plus complet, c'est l'agneau pascal, l'agneau sans tache que l'on immolait et dont on mangeait la chair avec des pains sans levain, et dont le sang était un signe de faveur et de protection pour les enfants d'Israël [3]. Le sacrifice de l'agneau, « institution perpétuelle, que l'on célébrait de génération en génération [4] », embrassait, dans la

1. *Exod.* xvi, 14.
2. *Sap.* xvi, 20.
3. *Exod.* xii, 14.
4. *Exod.* xii, 14.

vertu et les circonstances de son rite, l'essence du sacrifice du calvaire, aussi bien qée l'essence du mystère eucharistique, soit comme sacrifice, soit comme sacrement [1].

Or, toutes ces images ne seraient plns que des choses quelconques, des entités vides de sens, si elles n'avaient abouti à leur réalisation. Une figure n'a de valeur qu'en autant qu'elle repose sur une vérité, qu'elle se termine à un objet concret, qui en dévoile tout le sens, et qui remplit toute l'étendue de sa signification. Si Dieu, pendant des milliers d'années, s'est laissé apaiser par la fumée des victimes qui montait vers lui, avec la prière des patriarches [2] dans les sacrifices du soir », était-ce donc que ces oblations matérielles avaient par elles-mêmes quelque vertu ? Leur influence sur son cœur, leur pouvoir sur sa justice, ne venaient-elles pas au contraire et uniquement de ce qu'elles

1. *Cf. Sum. Theol.* III[a], p. qu. lxxiii, art. 6. in toto.

2. « Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum ». Ps. cxl, 2.

symbolisaient l'immolation future de son Fils ? Et c'est en raison de cette immolation qu'Il daignait les accepter. L'oblation du calvaire était la réalité auguste qui faisait sentir sa vertu infinie des siècles à l'avance. Et c'est cette même oblation, continuée sous une autre forme, mais dans toute la vérité de son essence, au sein du mystère eucharistique, qui parfait toutes les images anciennes et montre la magnifique unité du Livre de la Révélation. Sans le sacrifice eucharistique, sans le sacrement de l'Eucharistie, sans la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, alors tous les symboles dont nous avons parlé s'évanouissent dans le néant. Seule la réalité eucharistique les explique et les justifie. Seule aussi, elle donne à la loi nouvelle le cachet de beauté, d'achèvement, de perfection qui lui convient [1]. « Ne pensez pas, a dit Notre

1. « Hoc conveniens est perfectioni novæ legis. Sacrificia veteris legis illud verum sacrificium passionis Christi continebant solum in figura. Et ideo oportuit ut aliquid plus haberet sacrificium novæ legis a Christo institutum, ut scilicet .. ›uti-

Seigneur, que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir [1] », c'est-à-dire donner un corps à toutes les figures. Je suis la lumière qui dissipe toutes les ombres, la vérité devant laquelle s'effacent toutes les images et toutes les apparences. Et le Christ ne rendra son esprit à son Père qu'après avoir jeté un dernier regard sur tous les oracles, et vu qu'il en avait opéré, dans sa personne et dans son œuvre, « la consommation [2] ». Cet effet de complétion était l'objet premier et dernier de sa mission messianique. Et cela implique nécessairement, entr'autres choses et pardessus tout, la vérité de son sacrifice tant annoncé et tant symbolisé, et son perpétuel renouvellement sous les espèces eucharistiques, aussi longtemps que durera le règne que le Christ est venu

---

neret ipsum Christum passum, non solùm in significatione vel figura, sed etiam in rei veritate. » *Sum Theol.* III^a, p. qu. 75, a. I.

1. *Matth.* v. 17. Non veni solvere, sed adimplere.

2. *Joan.* xix, 28-30.

inaugurer, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Les paroles mêmes dont le Divin Maître s'est servi, lors de l'institution de l'Eucharistie. indiquent clairement qu'il entendait opérer une substitution véritable avec l'ancien ordre de choses, remplacer l'image par sa réalisation : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; ceci est mon sang, le contenu de cette coupe est mon sang par lequel est conclue la nouvelle alliance [1] ».

C'en est fini de la Pâque ancienne, fini de la longue période figurative : les temps sont mûrs pour l'auguste sacrement qui est le Christ réel et substantiellement présent : « Ecce agnus Dei » ! Voici le véritable Agneau de Dieu ! Voici la manne céleste ! Voici « le vin qui fait germer les vierges ». Voici « le don de Dieu », « l'eau vive » dont Jésus parlait à la Samaritaine et qui « apaise à jamais notre soif [2] ».

---

1. *Luc.* xxii, 19-20.

2. *Zach.* ix, 17, *Joan.* iv, 4-15. Cf. les *Hymnes* de l'*Office du Saint Sacrement.*

II

Le dogme de la présence réelle eucharistique convient, en second lieu, à la perfection de la charité du Christ envers nous, à l'amitié divine dont Il nous a donné une preuve suprême en prenant notre nature et en devenant semblable à nous. Car l'Incarnation du Verbe est sans doute un acte de puissance, et l'esprit se perd à vouloir sonder le mystère de l'union hypostatique, par lequel la nature divine et la nature humaine se trouvent soudées en la personne de Jésus-Christ, et composent un seul être substantiel. Mais elle est surtout un acte d'amitié, une manifestation d'amour poussé jusqu'à la folie sublime. La tendance impérieuse de l'amitié, c'est d'égaliser les conditions entre deux êtres, de mettre deux âmes au même niveau. Et si l'une des deux âmes prises par ce sentiment si pur, et qui embellit tellement notre exis-

tence, est placée dans une sphère supérieure à l'autre, alors elle descend les degrés qui la séparent de sa sœur avec laquelle elle se sent d'intimes affinités, elle va la chercher où elle est, afin de se fondre en elle, et que leurs deux vies n'en fassent plus qu'une, et qu'un même souffle les anime, et que leurs aspirations, leurs pensées, leurs affections, leurs goûts se mêlent désormais. Cette loi de l'amitié avait été admirablement formulée par les anciens de la façon suivante : « *amicitia pares facit aut invenit*. L'amitié trouve ou fait des égaux ».

Entre Dieu et nous, il y avait toute la distance qui sépare le créé de l'Incréé, le fini de l'Infini. Nous ne pouvions songer à franchir ces incommensurables espaces. Mais le Christ-Jésus les a supprimés d'un trait. Il a paru dans la chair, Il s'est fait homme, mettant ainsi sa personne en rapports étroits avec la nôtre, effaçant toutes les marques de sa grandeur, heureux de s'abaisser, de s'anéantir en quelque sorte, afin de pouvoir partager notre vie, couler son âme dans la nôtre, et sa-

tisfaire dans cette étreinte sa passion d'amour.

Mais l'amitié ne se contente pas de renverser les barrières qui l'empêchaient de se porter vers l'objet qui l'attire ; elle n'est pleinement heureuse qu'à la condition de pouvoir cimenter avec cet objet une alliance durable, qu'à la condition de pouvoir le posséder, en jouir effectivement, le contempler. Et le Philosophe a caractérisé cette disposition psychologique quand il a dit : « *Proprium amicitiæ est convivere amicis.* Le propre de l'amitié est de vivre avec ceux qu'on aime [1]. » En d'autres termes, un ami veut la présence réelle de son ami. Si l'amitié est véritable dans un cœur, elle ne sera apaisée que par la vision, la présence de celui qui a fait naître ce sentiment. Oh ! combien c'est là une vérité d'expérience. J'en appelle à vous tous, qui avez aimé. Chaque fois qu'il vous a paru voir dans une âme la sœur de la vôtre, est-ce que

---

1. *Ethic. lib.* ix. c. 12. Cité dans *Sum. Theol.* qu. 75, a. 1, *in corp.*

votre mouvement le plus impérieux ne vous portait pas à réclamer sa présence auprès de vous ? Y a-t-il quelque chose de plus douloureux dans l'amitié que l'absence ? Etre privé de celui qui incarne pour nous ce noble sentiment, et dont toutes les facultés s'harmonisent avec les nôtres, et donnent aux nôtres leur complément, voilà la grande peine de l'amour, à tous ses degrés. Or, la charité de Notre Seigneur à notre endroit était trop vive, trop ardente, pour subir, si l'on peut ainsi parler, ce supplice qui l'eût tenu éloigné de nous, ne fût-ce que pour un temps. Et d'autre part Il n'était pas non plus assez cruel pour imposer à nos âmes, qu'il avait blessées d'amour, en qui sa tendresse avait allumé la flamme de l'amitié surnaturelle, pour leur imposer une séparation d'avec lui, durant tout le cours de notre vie mortelle, pour nous faire languir ici-bas dans l'attente des embrassements infinis promis comme récompense éternelle aux élus. Afin donc de satisfaire cette aspiration mutuelle, de laisser son âme et la nôtre s'épancher

dans des entretiens intimes et mêler en quelque façon leur essence, il a institué la permanence de son Incarnation dans le sacrement de son corps et de son sang [1]. O mystère de la présence réelle du Christ sur nos autels ! Qu'avons-nous à envier à la Vierge Marie qui l'a tenu dans ses bras et l'a serré sur son cœur ? Le privilège qui nous est accordé dans l'Eucharistie est incomparable. Car non seulement nous pouvons approcher Notre Seigneur, lui parler cœur à cœur, lui confier nos peines, lui demander le réconfort et le soulagement. Ce sacrement a une autre fin, qui est de procurer l'alliance de notre âme avec Jésus. Le Maître n'est pas sur l'autel comme sur un trône d'honneur, près duquel nous ne devons

---

1 « Hoc competit charitati Christi, ex qua pro salute nostra corpus verum nostræ naturæ assumpsit. Et quia proprium amicitiæ est convivere amicis, ut Philosophus dicit, sui præsentiam corporalem nobis repromittit in prœmium. Interim tamen nec sua præsentia corporali nos in hac peregrinatione destituit ; sed per veritatem corporis et sanguinis sui nos sibi conjungit in hoc sacramento. »—III, P. qu. 75, a. 1.

venir qu'en tremblant, et en gardant avec Celui qui y réside une distance respectueuse. Le Maître est là, dans l'attente du moment qui va lui permettre de nous unir à sa substance, de confondre notre vie dans la sienne, Il est là qui soupire après l'heure où Il nous absorbera dans son amour. Et ainsi le mystère eucharistique est le couronnement de l'amitié manifestée dans l'Incarnation. Par l'Eucharistie, Jésus achève et consomme, dans le don personnel et absolu de Lui-même à chacun d'entre nous, le magnifique témoignage de tendresse, contenu dans le fait d'avoir revêtu notre chair dans le sein de la Vierge, pris notre forme, assumé notre ressemblance.

III

La présence réelle eucharistique convient enfin à la perfection de notre foi. Jésus-Christ est objet de foi à un double point de vue, comme Dieu et comme

homme, dans sa divinité et dans sa nature humaine. « Vous croyez en Dieu, disait-il à ses disciples, croyez aussi en moi [1]. » Ce n'est pas assez de professer la croyance en sa filiation divine dans la splendeur des saints ; il faut y joindre la foi en sa filiation humaine. Il est l'Homme-Dieu, aussi vraiment homme que vraiment Dieu. Et c'est ce que l'on appelle le mystère de l'union hypostatique, objet essentiel de notre foi, clef de voûte de notre salut. Or, il est de la nature de la foi d'avoir pour objet l'invisible. Saint Paul la définit : « La foi est la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point, *argumentum non apparentium* [2]. » La foi s'oppose à la vision, comme l'espérance s'oppose à la possession. Je ne crois pas en ce que mes yeux découvrent. Je ne crois pas en l'existence du soleil, parce qu'il frappe mes regards et les éblouit. La foi est essentiellement une vertu tran-

1. *Joan.* xiv, 1.
2. *Ad Hebr.* xi, 1.

sitoire, un état de la terre. Dans le ciel, les élus ne croient pas, parce qu'ils contemplent, ils n'espèrent plus parce qu'ils s'enivrent dans la possession divine. Et c'est pourquoi le même Apôtre nous dit : « Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité [1]. » La plus grande, la plus importante, parce que c'est la seule qui résiste à l'épreuve du temps, la seule qui soit imprégnée d'éléments éternels. La beatitude infinie, c'est en effet l'amour dans la vision et la possession de Dieu. Et la charité allumée dans nos cœurs est une flamme inextinguible, dont l'ardeur s'avivera au contact de son principe, qui est l'essence divine. La foi a donc pour objet le mystère, l'invisible, ce qui ne tombe pas sous le sens. Or, de même que la divinité de Jésus se cachait sous le voile d'une chair mortelle, et qu'elle manifestait mystérieusement sa vertu à travers la forme humaine ; dans le sacrement de l'Eucharistie, son huma-

1. I *ad. Cor.* xiii, 13.

nité même se dissimule sous des appa rences : la réalité de sa substance repose sous des espèces visibles et tangibles, qui ne sont que le rideau léger derrière lequel opèrent le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et ainsi notre foi trouve sa perfection, son achèvement dans ce mystère, en ce qu'elle croit fermement en la vérité de la présence divine et humaine, de toute la personne de Jésus, sous les espèces ou apparences du pain et du vin, c'est-à-dire sous la forme la plus invisible, la plus mystérieuse qui soit, la plus humble, la plus fragile, dans un sacrement qui est une sorte de défi jeté à la raison orgueilleuse, comme l'Incarnation en était un [1]. Si le Dieu Infini a revêtu notre misère, et porté le poids de nos infirmités, cela est-il moins étonnant, plus acceptable à nos

---

1. « Hoc competit perfectioni fidei, quæ sicut est de divinitate Christi, ita est de ejus humanitate. Et quia fides est invisibilium, sicut divinitatem suam nobis exhibet Christus invisibiliter, ita et in hoc sacramento carnem suam nobis exhibet invisibili modo ». III, P. qu. 75, a. 1.

pauvres esprits que de le voir renfermer toute son essence, toute la substance de sa vie divine et de sa vie humaine glorifiée, dans la blancheur de l'hostie et dans quelques gouttes de vin ? Mystère et mystère ! Dans l'un comme dans l'autre la raison est dépassée : ce n'est pas à elle que s'adressent ces opérations de la puissance et de l'amour Infinis. Notre foi les accepte, notre âme sent qu'il y a là des merveilles ineffables, et de nos lèvres s'échappe un hymne d'adoration dont les échos vont rejoindre, à travers le temps et l'espace, le cantique d'amour et d'actions de grâces que les anges et les saints recommencent éternellement en l'honneur de « l'Agneau qui a été immolé » [1].

Perfection de la Loi nouvelle, perfection de la charité de Notre Seigneur, perfection de notre foi, telles sont donc les grandes convenances, les harmonies souveraines du dogme de la présence réelle

---

1. *Apoc.* v. 12. « Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem ».

de Notre Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Sans la vérité de cette présence, ni l'ordre nouveau qu'Il est venu inaugurer sur la terre n'aurait eu son couronnement ; ni l'amitié qu'Il nous a temoignée en s'incarnant, son terme et sa consommation ; ni notre foi un objet adéquat à sa définition et à son essence, qui est l'invisible. Le rôle de ce mystère est donc un rôle de beauté et d'achèvement. Il donne à la religion catholique, œuvre du Christ, le cachet d'unité, de fini, de splendeur harmonieuse, où se reconnaît son origine divine, et où s'annoncent ses destinées immortelles.

L'Eucharistie — Source de grâce

TROISIÈME PARTIE

—

Panis, quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde. Jean. VI, 52.

La deuxième partie avait pour objet la présence réelle du Christ dans la Sainte Eucharistie. Et nous n'avons pas prétendu vous apporter la preuve intrinsèque de la vérité de cette présence. Car c'est un mystère, et le mystère ne se démontre pas. Ce dogme relève substantiellement, et non pas seulement de façon relative et modale, de la foi catholique. En sorte que l'autorité de Dieu révélant est le principe absolu de la connaissance que nous en avons, et le fondement unique de son authenticité. Il est donc, par essence, inaccessible à la raison, hors d'atteinte aux spéculations humaines. Avec lui nous entrons dans le domaine de la trans-

cendance divine, où l'esprit se perd dans l'ineffable.

Toutefois, si la présence réelle eucharistique échappe à l'emprise de nos facultés les plus hautes, et se refuse à être enfermée dans le vase étroit et fragile de notre intelligence, la science théologique expose les convenances admirables de ce mystère, et montre qu'il s'harmonise avec la perfection dont la religion du Christ doit nous apparaître revêtue. Ce mystère est donc un mystère d'achèvement : il achève et couronne la loi ancienne, en substituant la réalité à la figure, la verité au symbole. L'annonce, la préparation, l'image du sacrifice messianique dominent tout l'Ancien Testament : les immolations matérielles, que le peuple hébreu offre au Seigneur, empruntent leur sens et leur efficacité à l'oblation future de l'Homme-Dieu ; elles n'ont de vertu qu'en raison de cette oblation qu'elles représentent et dont elles sont comme l'essai grossier. Et si cette oblation n'avait pas eu lieu, et ne se perpétuait pas, de façon non sanglante, dans l'Eucharistie, alors

tous les symboles qui en avaient été évoqués à l'avance, et dans lesquels se résume et s'absorbe la révélation primitive, perdent leur signification, sont dénués de toute valeur ; la loi ancienne n'est plus qu'un leurre et qu'un mythe. La parole de Jésus : « Je ne suis pas venu abolir la loi, mais l'accomplir », exigeait, au contraire, qu'il donnât un corps, une forme de vérité, à tous les oracles, et au plus important de tous, à la prophétie essentielle, celle qui annonçait et qui dépeignait, en traits précis, la pérennité de son immolation pour le salut du monde. Ce mystère achève et couronne le témoignage d'amitié contenu dans l'Incarnation. Quand on aime, on veut vivre avec l'objet aimé ; l'on n'est satisfait qu'à la condition de le voir, d'être soumis à son rayonnement, de se fondre en lui : l'amitié véritable est impérieuse, elle mêle deux souffles et deux existences, et les résout en l'unité d'une même âme. Sans la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, comment l'amour divin eût-il obtenu sa fin nécessaire, qui est l'union avec

nous, et comment la charité éveillée dans nos cœurs eût-elle été rassasiée ? Nous nous fussions consumés dans un désir inassouvi ; notre amitié pour Jésus n'aurait eu, pour alimenter sa flamme, qu'un souvenir et qu'une espérance : le souvenir que le Maître avait passé sur la terre en aimant notre humanité, l'espérance de le rejoindre un jour là-haut. Mais ni l'attente certaine, ni le souvenir, ni l'espérance, ne suffisent à l'amour. L'amour est une puissance qui vit de réalités concrètes et tangibles. Notre amour pour Jésus avait en quelque sorte besoin, pour se conserver, s'entretenir et s'accroître, d'un sacrement, qui nous assurât la présence réelle et vivante de l'objet de nos désirs. Ah ! Seigneur Jésus, vous connaissiez trop bien nos pauvres cœurs, que votre souffle avait formés, vous aviez pour nous une sympathie trop ardente, pour nous priver de la seule force capable de renouveler et d'activer dans nos âmes la flamme surnaturelle, — je veux dire votre présence sacramentelle, et tout ce qu'elle suppose et opère d'intimités avec nous ! —

Et enfin ce mystère achève et couronne notre foi, dont l'objet est l'invisible. Dans l'Eucharistie, Notre Seigneur se propose à l'assentiment de notre intelligence sous la forme la plus cachée, et j'ajouterais la plus déconcertante pour l'esprit. Là, ce n'est pas seulement sa divinité qui se dissimule sous le voile de la chair, comme dans l'Incarnation ; mais sa nature humaine est hors de la portée de nos regards. Et ainsi notre croyance trouve en ce mystère sa perfection, en ce qu'elle y adore l'Homme-Dieu, la personne divine et la nature humaine de Jésus, alors que les sens sont frappés par des apparences absolument étrangères, en soi, à une si auguste réalité, et que nos yeux ne perçoivent rien de ce qui se passe de merveilleux et de céleste derrière ce rideau matériel. « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » a dit Notre Seigneur [1]. Ce bonheur est réservé à notre foi. Comme saint Thomas l'a

1. *Jean* xx, 29.

chanté dans un de ses hymnes eucharistiques :

> In cruce latebat sola Deitas.
> At hic latet simul et Humanitas.

Sur la croix, la divinité seule se dérobait aux regards ; mais ici, même la nature humaine est voilée sous des espèces ! en sorte que la croyance rencontre en ce mystère un objet proportionné à sa nature, qui est l'invisible.

Telles sont donc les convenances de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Et si ces convenances ne constituent pas une preuve, rigoureuse et scientifique, de ce fait dont l'essence déborde absolument la raison humaine, elles forment à tout le moins une forte présomption en sa faveur ; elles montrent qu'il est légitime et sensé de croire à un mystère, qui s'harmonise si bien avec l'idée de perfection en tout, que l'on s'attend à trouver dans la religion du Christ Jésus.

Nous allons étudier, dans ce chapitre, un autre aspect de ce sacrement infini,

nous allons nous demander si l'Eucharistie confère la grâce, si elle transmet à l'âme cette chose précieuse qui s'appelle « grâce », et qui n'est autre que la vie divine. Telle est la question à laquelle nous voulons essayer de répondre.

I

L'Eucharistie confère la grâce, elle la confère essentiellement, de par sa vertu propre, non comme cause instrumentale, mais comme cause principale, c'est-à-dire qu'elle ne sanctifie pas l'âme en tant qu'agent d'une influence supérieure, et tenant tout son mouvement, toute sa fécondité d'un principe plus élevé ; elle la sanctifie directement, sans l'aide d'aucun intermédiaire, de par la puissance qui est en elle comme dans sa source. L'Eucharistie est, en effet, source de grâce. Est-il rien qui donne davantage l'idée de la richesse, de l'abondance, qu'une source ? Il y en a une, très belle, magnifique, dans le voisinage de notre ville. C'est un charme de la visiter : ses flots, tantôt calmes, tantôt bouillonnants, nous frappent non pas seulement par leur limpidité, leur transparence, qui nous permet de voir jusqu'au fond de leur vasque de

rocailles, mais surtout par l'opulence de vie dont ils témoignent. Inépuisablement, depuis des siècles peut-être, ils jaillissent du sol, toujours aussi abondants, aussi diaphanes, et coulent, avec une générosité qui se renouvelle comme par miracle. L'Eucharistie est de même, source de vie. La preuve que ce mot de source convient à ce sacrement, se trouve dans la conversation que Notre Seigneur eut avec la Samaritaine, au bord du puits de Jacob. Tous les commentateurs sont unanimes à affirmer que cet épisode, qu'on ne peut lire sans ressentir ce frisson si particulier que donne la beauté, la poésie, l'art, a trait à l'Eucharistie. Jésus initie une pauvre femme du pays, une pécheresse encore, au mystère d'amour qu'il se prépare à opérer, et qui doit couronner son existence. Et en quels termes lui en parle-t-il ? Montrant à la Samaritaine l'eau qui gît au fond du puits de Jacob, le Divin Maître lui dit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif ; au contraire,

l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle [1]. » Ainsi, dans la pensée de Notre Seigneur, et d'après ses propres expressions, l'Eucharistie est tellement riche, tellement féconde, tellement abondante, tellement chargée de vie, qu'Il a recours, pour la signifier, pour la figurer, pour en donner quelque image, à ce qu'il y a de plus généreux et de plus inépuisable dans la nature, une source.

L'Eucharistie verse donc la grâce, comme la source verse son onde, à grands flots, et d'abord à cause de ce qu'elle renferme, et qui n'est autre que Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Qu'est-ce que c'est que la grâce ? La grâce, c'est ce qui rend agréable ou gracieux, « *quod gratum facit* », dit saint Thomas. Etre en grâce, c'est être en faveur ; être en grâce avec quelqu'un, c'est être en faveur auprès de ce quelqu'un. Quand l'archange Gabriel, au jour de l'Annonciation, salua la Vierge

---

1. *Jean*, iv, 13-14.

avec ces mots : « *Ave, Maria, gratia plena*, je vous salue, Marie, pleine de grâce »[1], il ne voulait dire qu'une chose, à savoir que Marie était l'objet de la faveur divine. Il s'en expliquera d'ailleurs lui-même, quand il ajoutera, pour apaiser le trouble de la timide et humble Vierge : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu[2]. » Donc, être en grâce, c'est être agréable ; l'état de gràce pour l'âme, c'est la disposition surnaturelle qui fait que l'âme est agréable à Dieu, c'est une entité qui se greffe sur l'âme, qui imprègne l'âme et l'informe, de telle façon que Dieu se complaît en elle et la regarde avec amour. Et comment être en faveur auprès de Dieu, comment lui agréer, lui complaire, si ce n'est par une ressemblance avec Lui[3] ? C'est d'ailleurs une loi commune, même dans l'ordre naturel. J'ai un ami ; je suis donc

1. *Luc.* i, 28.

2. *Luc.* i, 30.

3. Gratia, quæ est accidens, est quædam similitudo Divinitatis participata in homine, III^a^, P. qu. ii, art. 10, ad I^m^.

en grâce et en faveur auprès de cet ami. D'où vient cela ? Si ce n'est de ce que cet ami a perçu, entre lui et moi, entre son âme et la mienne, des similitudes, des ressemblances, d'intimes affinités, de ces correspondances mystérieuses, comprises sous le nom générique de sympathie. Il s'est reconnu en moi, et c'est pour cela qu'il m'aime. C'est ce qui fait la beauté, le charme de l'amitié. Pourrions-nous avoir pour agréable quelqu'un dont les goûts, les idées, le tempérament, les aspirations, toute la physionomie intellectuelle et morale, n'auraient rien qui concordât, qui s'harmonisât avec les nôtres ? L'amitié naît donc de la ressemblance, d'une certaine conformité idéale. Une phrase courante exprime très bien cette vérité : « Pour se lier avec quelqu'un, il faut parler la même langue », c'est-à-dire qu'il faut retrouver en lui quelque chose de soi-même, de ses tendances, de ses goûts, de ses idées. Autrement, ni il ne nous comprendrait, ni l'on ne serait entendu de lui. Là où l'on ne se comprend pas, la sympathie est-elle pos-

sible ? Et même l'amour, dans ce qu'il a de plus noble et de plus fort, l'amour maternel, qui est l'amour humain à son plus haut degré, d'où vient sa puissance, et son intensité, et sa profondeur, si ce n'est des ressemblances que la nature met entre une mère et son fils : ressemblances physiques et ressemblances morales ? Voici deux chairs nées l'une de l'autre : le cœur de la mère est le principe d'où l'aùtre a tiré son battement ; l'âme maternelle est la flamme généreuse où l'âme du fils s'est allumée. Une mère aime son enfant, un enfant aime sa mère, parce que ces deux êtres, qui si longtemps n'en ont fait qu'un, continuent à se reconnaître, à se ressembler, se sentent attachés l'un à l'autre par des liens de similitude, de sympathie, que la mort seule peut rompre, que dis-je ? par un « amour plus fort que la mort [1] », parce qu'il a sa source dans les entrailles, dans les abîmes de l'âme immortelle.

---

1. *Cant.* xiii, 6.

Or, si je ne puis être en grâce avec quelqu'un, être bien avec lui, être l'objet de sa faveur, lui agréer, lui complaire, à moins de lui ressembler, dans une mesure ou dans une autre, et si cette ressemblance est l'unique raison de l'amitié ou de l'amour, il est encore plus nécessaire que, pour être en grâce avec Dieu, pour être l'objet de la faveur divine, pour lui agréer, pour lui complaire, j'aie avec cet Etre souverain des similitudes, des conformités réelles. Dieu est tellement beau, tellement parfait, qu'Il se suffit à Lui-même, et qu'Il trouve dans la contemplation de sa propre essence les éléments de son bonheur éternel. Et si Dieu regarde hors de Lui, ce ne peut être que pour contempler encore des traits épars de sa face, des vestiges de sa beauté. Absolument rien ne peut l'attirer, que ce qui reproduit, fût-ce de façon lointaine, son image adorable. L'âme humaine n'a la chance de fixer son attention, que si quelque rayon de son éclat infini s'y reflète. Nous ne pouvons mériter la faveur de Dieu, être agréable à Dieu, qu'à

la condition de présenter avec Lui quelque ressemblance.

Eh! bien, quoi de plus efficace que l'Eucharistie pour opérer avec Dieu pareille similitude? Quoi d'autre pourrait plus complètement nous faire entrer en grâce avec l'Eternel? Dans l'Eucharistie, nous recevons son Fils, son Verbe, la parole qu'Il se dit à lui-même de toute éternité, le cachet de sa gloire, la figure de sa substance. Jésus s'incorpore notre âme, nous assimile à sa substance, Il opère comme notre transformation en son Etre. Et cela n'aurait pas pour effet de nous rendre agréable à son Père? Mais non, non; il est impossible que cette union de notre âme avec celle de Notre Seigneur ne nous procure pas la pleine grâce divine, ne nous rende pas l'objet de la faveur infinie. Car Dieu se méconnaîtrait lui-même en refusant, après un tel mystère, de nous admettre à ses embrassements. Son Fils nous possède, Il vit en nous et par nous. Son cœur bat à la place du nôtre, son âme s'est substituée à la nôtre. Artiste suprême, en

quelques touches, Il a modelé notre physionomie à la ressemblance de la sienne. Ah ! quelle œuvre ! et comme Il agrée à son Père, nous lui agréons également ; comme Il est en grâce, en faveur auprès de son Père, nous le sommes également ; comme son Père se complaît en Lui, Il se complaît en nous, en nous en qui Jésus parle, en qui Jésus se meut, en qui Jésus opère. Source de grâce, fontaine de vie, mystère ineffable qui nous transfigure et qui nous divinise, et qui nous rend conformes à Dieu, et qui scelle notre âme dans l'amour infini, comment parler de toutes les merveilles que vous accomplissez en nous ? J'adore, j'adore, j'adore [1] !

---

1. Effectus hujus sacramenti debet considerari, primo quidem et principaliter, ex eo quod in hoc sacramento continetur, quod est Christus ; qui sicut in mundum visibiliter veniens contulit mundo vitam gratiæ ; ita in hominem sacramentaliter veniens vitam gratiæ operatur, secundum illud : *Joan.* vi, 58 : « qui manducat me, vivet propter me. » III Pars. qu. lxxix, art. 1.

II

En second lieu, l'Eucharistie confère la grâce, elle est source de grâce, à cause de ce qu'elle représente. Et le mot *représenter* doit être pris ici dans son sens étymologique le plus précis et le plus absolu. Il ne signifie pas un rappel, un souvenir, un mémorial. Le protestantisme lui donne cette interprétation, et la conception protestante est basée sur le vide, elle aboutit au néant, elle est en contradiction formelle avec la pensée catholique, qui seule a le droit de révéler les mystères cachés sous la lettre des Ecritures. *Représenter* veut donc dire *présenter à nouveau*, reproduire, renouveler. Et l'Eucharistie confère la grâce, parce qu'elle reproduit, dans toute la réalité de son essence, parce qu'elle renouvelle, dans toute la vertu de son efficacité, le sacrifice du Calvaire.

Au sommet de l'histoire humaine, il y a une Croix, et sur cette croix souffre et expire l'Homme-Dieu. La faute mystérieuse, commise par notre premier père,

qui portait dans ses flancs les destinées des générations à venir, jusqu'à la fin des siècles, faute commise en pleine lumière de son intelligence, et par un libre mouvement de sa volonté, impliquait une offense infinie au Créateur. Car une faute se mesure, non pas à son point de départ, mais à son point d'arrivée ; une insulte est d'autant plus grande que celui qui en est l'objet est plus auguste. Et comme, ici, la désobéissance s'adressait à un ordre direct de Dieu, et que Dieu est Infini, le péché de notre premier père revêtait, de ce chef, un caractère infini. Or, pour l'effacer, pour rétablir l'équilibre entre la Majesté Divine outragée, et l'humanité de laquelle était venu l'outrage, pour apaiser la justice éternelle et l'empêcher de briser, de réduire à néant l'œuvre de ses mains, l'homme, couronnement de sa création, un sacrifice infini était nécessaire. C'est alors que l'idée de l'Incarnation apparaît ; c'est alors que la grande image du Rédempteur commence à projeter son reflet sur le monde et à éclairer d'un rayon d'espérance la marche

de l'Humanité. A côté de l'homme tombé, se dresse la figure de l'Homme-Dieu, qui doit relever et réparer sa ruine. La Rédemption sera comme une création nouvelle. Cette Rédemption se fera dans le sang. Ce n'est qu'après une longue suite de siècles, dans « la plénitude des temps », que le Christ-Jésus, Messie attendu et promis, viendra s'immoler à la justice de son Père, et régénérer, par cette oblation sanglante, l'humanité coupable. Mais, en attendant l'heure, marquée par les décrets providentiels, pour la réalisation des oracles et des espérances messianiques, le monde ne devra son salut qu'à la foi en cette oblation future. L'immolation de l'Homme-Dieu aura donc une vertu salutaire anticipatrice : elle sera comme un crédit ouvert par la charité infinie, et sur lequel vivra l'humanité, jusqu'à ce que ses dettes soient toutes payées, et comme noyées dans les flots d'un sang divin. Et, comme l'humanité ancienne a dû son salut à la foi et à l'espérance en un sacrifice à venir, l'humanité nouvelle doit son salut à la foi en un

sacrifice passé et réalisé [1]. Le Calvair domine donc les deux versants de l'histoire : la Croix qui s'y dresse est également rédemptrice des multitudes humaines qui s'agitent à ses pieds ; les uns l'ont adorée dans la lumière de l'avenir, les autres l'adorent dans les lointains des siècles passés ; pour les uns comme pour les autres, elle est le seul signe par lequel soit venu ou viendra le salut.

Or, et c'est là le grand mystère enfermé dans l'Eucharistie, le sacrifice du calvaire dure toujours, et non pas seulement en ce sens, que son effet est perpétuel, et participe à l'éternité de celui qui l'a offert ; il dure toujours, en ce sens qu'il est renouvelé chaque matin, sur nos autels, dans toute la vérité de sa substance. La forme seule diffère, en ce qu'elle est non sanglante, mais le fond est le même.

---

1. Antiqui patres habebant fidem de passione Christi futura, quæ secundum quod erat in apprehensione animæ, poterat justificare ; sed nos habemus fidem de passione Christi præcedenti, quæ potest justificare etiam secundum realem usum sacramentalium rerum. IIIª p. qu. lxii, art. 5, *ad* Iᵐ.

C'est le même prêtre, le même sacrificateur et la même victime. C'est la même personne divine, unie à la même nature humaine, qui s'offre en oblation constante pour les péchés du monde. Puisque le sacrifice eucharistique est la représentation intégrale, dans toute la réalité de son essence infinie, du sacrifice du calvaire, il faut que la grâce et le salut dérivent de l'Eucharistie. La passion de Jésus sur la croix est source de vie spirituelle pour l'humanité ; la passion de Jésus, renouvelée dans l'Eucharistie, est source de vie spirituelle pour l'âme qui la reçoit, qui vient s'abreuver au sang répandu pour elle, coller ses lèvres à la plaie ouverte dans le flanc sacré du Christ, et aspirer le principe d'éternelle régénération qui en découle [1].

---

1. Effectus hujus sacramenti consideratur, secundo, ex eo quod per hoc sacramentum repræsentatur, quod est passio Christi : et ideo effectum, quem passio Christi fecit in mundo, hoc sacramentum facit in homine. III, p. qu. lxxix, art. 1.

III

Et enfin, l'Eucharistie confère la grâce, elle est source de grâce et de vie, comme cela ressort de la façon même dont ce sacrement est administré, du mode sous lequel il nous est servi.

Qu'est-ce en effet qu'un sacrement ? C'est le signe sensible d'une grâce suprasensible, l'instrument extérieur d'une opération intérieure, l'agent visible d'une sanctification invisible. Et la grâce, que le sacrement produit dans l'âme, correspond toujours à la manifestation sensible, et parlante aux yeux, qui en est donnée. Le propre d'un signe, c'est de signifier. Et ces signes, que l'on appelle des sacrements, signifient des opérations surnaturelles qui sont en harmonie avec l'image matérielle que l'on nous en présente. Ainsi, dans le sacrement du baptême, le signe sensible c'est l'eau ; et le propre de l'eau est de laver, de blanchir. Et ainsi le baptême lave l'âme de la tache originelle, il lui enlève la souillure

qu'elle apporte en naissant, et lui rend la robe d'innocence qu'elle avait perdue par le péché. Dans l'Eucharistie, quel est le signe sensible ? Le pain et le vin, la nourriture et le breuvage. Manifestement, cette matière est la base de l'alimentation humaine ; c'est par elle que la vie corporelle s'entretient, se répare et s'accroît.

Ce signe extérieur du sacrement eucharistique témoigne donc de l'opération invisible qui s'accomplit par sa vertu.

Comme la nourriture et le breuvage sont la condition essentielle de la prolongation en nous de la vie physique, la cause de son développement, la source où nous trouvons de quoi compenser et réparer les énergies que nous perdons dans le travail quotidien, la lutte pour l'existence, ainsi l'Eucharistie perpétue en nous la grâce initiale, c'est-à-dire la vie divine ; et cet aliment mystérieux est tellement riche et tellement substantiel que l'âme y puise les principes d'une croissance surnaturelle, qui lui permettent de parvenir à la

« plénitude de l'âge du Christ » [1], selon le mot de l'apôtre saint Paul, à l'entière maturité de la vertu [2].

Source de grâce et de vie, à cause de ce qu'elle contient essentiellement, et qui est le Christ Jésus, source de grâce et de vie, à cause de ce qu'elle représente, de ce qu'elle renouvelle dans sa réalité, la passion du Christ, ce que notre grand penseur Pascal appelle d'une parole profonde, « le mystère de Jésus », passion, mystère d'où le salut coule sur l'humanité, source de grâce et de vie, ainsi qu'il apparaît dans le signe matériel qui nous en est donné, telle est la céleste, la divine Eucharistie.

Décrivant l'Eden, le Paradis terrestre, tel qu'il avait été préparé par l'Eternel

---

1. « In mensuram ætatis plenitudinis Christi. » *Eph.* iv. 13.

2. Tertio consideratur effectus hujus sacramenti ex modo quo traditur hoc sacramentum, scilicet per modum cibi et potus. Et ideo omnem effectum quem cibus et potus materialis facit quantum ad vitam corporalem, hoc totum facit hoc sacramentum quantum ad vitam spiritualem. III, p. qu. lxxix, art. 1.

pour recevoir l'homme, le chef-d'œuvre de sa création, l'auteur du livre de la Genèse nous dit « qu'une source montait de la terre et arrosait toute la surface du sol [1] », entretenant partout, dans le jardin de délices, la fraîcheur et la fécondité. L'Eden était la figure de l'Eglise catholique, œuvre d'amour au sein de laquelle habite éternellement l'Homme-Nouveau, Réparateur, Rédempteur, Notre Seigneur Jésus-Christ. Au milieu de ce paradis surnaturel, pour l'embellir, pour y faire s'épanouir les fleurs divines, y faire éclater les merveilleuses efflorescences, une source jaillit à flots abondants et limpides, source qui naît des entrailles mêmes du Christ, de son cœur, de son âme, de son essence divine, et cette source est l'Eucharistie. *Omnes sitientes, venite ad aquas* [2]. Ames qui voulez vivre, qni voulez croître en vertus, qui voulez éteindre la flamme de vos passions, qui

---

1. « Fons ascendebat e terra, irrigans universam superficiem terræ. » *Gen.* ii, 6.

2. *Isa.* lv. 1.

voulez la paix qui surpasse tout sentiment, venez boire à cette source généreuse, venez vous plonger dans la fontaine eucharistique, dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle. *Omnes sitientes, venite ad aquas !*

L'Eucharistie — Principe de gloire

QUATRIÈME PARTIE

—

Ego sum panis vitæ. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt. Hic est panis de cælo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.

Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Jean. VI. 48-52.

Dans notre dernière partie, nous nous sommes demandé si la sainte Eucharistie confère la grâce, *utrum conferat*, ainsi que saint Thomas se pose la question, c'est-à-dire : est-ce qu'elle porte avec soi cette entité précieuse qu'on appelle « grâce », et qui n'est autre qu'une participation de la vie divine ? La réponse ne

souffre pas de doute. L'Eucharistie confère la grâce en manière de source, d'abord à raison de ce qu'elle contient, de ce qu'elle renferme, à savoir le Christ Jésus. Etre en grâce avec Dieu signifiant être en faveur avec Dieu, être en faveur avec Dieu signifiant avoir avec Dieu quelque rapport, une similitude, une ressemblance—car il est absolumnnt impossible que Dieu, souverainement parfait, se complaise en autre chose qu'en la contemplation de sa propre essence, en Lui-même, ou répandue, mystérieusement participée dans les créatures — rien d'excellent comme l'Eucharistie pour opérer, entre l'âme humaine et son Dieu, cette affinité, cettc concordance, de laquelle seule peut nous venir la faveur Infinie. Par ce sacrement, l'âme prend la figure du Christ. Et comme Dieu se reconnaît en son Fils, il faut bien qu'Il se reconnaisse en l'âme que son Fils a pour ainsi dire absorbée, qu'Il a modelée à son image, et comme changée en Lui. L'Eucharistie confère encore la grâce, à raison de ce qu'elle représente, c'est-à-dire de ce

qu'elle reproduit, de ce qu'elle renouvelle dans toute la réalité de sa substance, bien que de façon non sanglante, à savoir le sacrifice du calvaire. De même que l'immolation de l'Homme-Dieu sur la croix a opéré la Rédemption de l'humanité ancienne et nouvelle, et que son sang, qu'Il a versé jusqu'à la dernière goutte, est cause de salut pour le monde entier, ainsi le sacrifice eucharistique offert sur nos autels, et dans lequel le même Christ-Jésus est à la fois sacrificateur et victime, apporte à l'âme qui vient manger la chair de l'agneau sans tache et s'abreuver à son sang divin, la même vertu expiatoire, le même effet de propitiation, la même abondance surnaturelle qui découlent du Golgotha. Et enfin, l'Eucharistie confère la grâce à raison du sens enveloppé dans son signe extérieur. Ce signe est la nourriture et le breuvage, base de l'alimentation corporelle. Et le choix que Notre Seigneur a fait de cette matière sensible, dans l'institution du sacrement eucharistique, est l'indice infaillible de l'opération invisible que ce sacrement produit

dans l'âme. Comme notre corps trouve dans la nourriture et le breuvage de quoi conserver sa vie, de quoi l'accroître et la réparer, nous puisons au banquet sacré préparé par la charité du Divin Maître, et là seulement, la force de grâce qui prolonge notre existence surnaturelle, qui fait monter, et parvenir à son efflorescence de vertus, le germe divin déposé dans notre sein au jour du baptême, restaure nos facultés spirituelles, qui se dépensent et s'affaiblissent plus ou moins dans la lutte pour le salut.

L'autre question qui nous reste à examiner est intimement liée à la précédente. Après avoir établi que l'Eucharistie confère la grâce, le Docteur angélique se demande si elle procure la gloire : *utrum Eucharistia sit adeptio gloriæ ?* Est-ce que ce sacrement nous mérite, nous achète la gloire éternelle ? Cette question, avons-nous dit, est connexe à la précédente. Entre les deux il y a un parallélisme rigoureux et absolu. La solution de la seconde dépend des principes, posés et développés dans la

réponse à la première, en sorte que l'une est comme le reflet, ou plutôt le terme dernier, l'aboutissement de l'autre ; elle est la suprême conclusion des raisons théologiques auparavant données.

Et donc la vérité de foi que nous voulons essayer d'établir et de prouver, à l'aide des spéculations de la science sacrée, est celle-ci et se formule dans les termes suivants : *l'Eucharistie est le principe de notre gloire éternelle.*

I

Les textes évangéliques ne manquent pas à l'appui de cette assertion. Les plus clairs, les plus définitifs, se trouvent dans l'Evangile de saint Jean. L'on peut dire de saint Jean qu'il est l'évangéliste de l'Eucharistie ; c'est lui qui a le mieux parlé, le plus au long, le plus profondément, de ce mystère. On l'appelle l'apôtre de l'amour divin, précisément à cause des considérations qu'il consacre au sacrement dans lequel cet amour éclate avec le plus de force. Il était « celui que Jésus aimait »[1]. Au soir de la cène, il avait reposé sa tête, charmante de virginité et d'adolescence, sur la poitrine du Divin Maître[2] ; là, dans ce contact intime, il a

1. « Cum vidisset ergo Jesus matrem, et discipulum stantem, quem diligebat,. . .» Joan. xix, 26.

2. « Cum recubuisset ille supra pectus Jesu. . .» Joan. xiii, 25.

eu l'intuition, en entendant battre le cœur du Fils de l'Homme, de tout ce que ce dernier mettait d'amour et de vie éternelle dans le mystère eucharistique. Et ce sont ces souvenirs, ces révélations et ces extases, que saint Jean nous raconte ; il nous rapporte sur ce sacrement des paroles, des confidences, qu'il semble avoir été le seul à entendre de la bouche du Christ ; et son évangile est souvent un chant sublime à l'Eucharistie. Dans saint Jean, en particulier, il y a des affirmations positives que l'Eucharistie nous assure la gloire. Nous en avons donné quelques-unes dans notre texte : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. » Impossible de se tromper sur le sens de ces paroles. Et il y en a bien d'autres. La sainte Eglise, interprète et dépositaire de la vérité divine, dit explicitement, par exemple dans le sublime *O Sacrum convivium*, que nous, prêtres, devons avoir en quelque sorte toujours sur nos lèvres :

par l'Eucharistie, « *mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur*, l'esprit est comblé de grâce, *et un gage de gloire à venir nous est donné.* » « *Gage de gloire* »... comme ce mot est superbe ! et de quelle image il enveloppe l'ineffable réalité ! Chaque fois que nous recevons ce sacrement, Notre Seigneur, invisible, mais présent dans tout le rayonnement de son essence glorieuse, dans tout l'éclat de sa lumière inaccessible, nous passe au doigt l'anneau des fiançailles avec cette gloire même qu'Il a acquise pour les siècles des siècles ; comme gage de cette vocation, de la certitude qui nous appelle à partager dans l'éternité sa vie céleste et radieuse, Il nous donne son corps, son sang, son âme et sa divinité, voilés sous des espèces, mais absoluments réels, et dont toute la tendance, toute la fin, la destinée nécessaire, est de nous porter là-haut, d'un mouvement invincible, là-haut, dans les splendeurs des saints, et de se découvrir, de se révéler à nos regards, assez forts enfin pour envisager la transcendante grandeur, l'infinie majesté d'un

tel don. Il n'y a donc pas à douter, d'après l'Ecriture, et d'après l'enseignement de l'Eglise, que la fin de l'Eucharistie soit de faire entrer l'âme dans la lumière de gloire, de la conduire à la vision béatifique, dans la possession et dans l'amour de Dieu.

Or, c'est ici que la raison théologique intervient, pour nous montrer qu'une telle destinée, si auguste et si brillante qu'elle soit, n'a rien qui doive surprendre, étant donnée l'essence du mystère eucharistique, à savoir ce qu'il renferme, ce qu'il représente, et ce qu'il signifie. La gloire éternelle, promise comme gage à l'âme qui communie dignement, est parfaitement en harmonie avec la substance de ce sacrement ; elle en est l'effet nécessaire et adéquat.

La grâce — émanation, participation de la vie divine — contient virtuellement la gloire. De même qu'une plante est tout entière enfermée dans son germe, dans sa semence, la vie éternelle est tout entière contenue dans l'entité infinie qui s'appelle la grâce. Mais la plante, à l'état

de germe, est en puissance ; pour passer à l'acte, il lui faudra croître, s'épanouir en fleurs merveilleuses, porter son fruit. Et la gloire, dans l'âme qui possède la grâce, qui est informée par la grâce, est également en puissance : elle éclatera, elle jettera tout son rayonnement, j'allais dire elle épandra tous ses parfums célestes, manifestera toutes ses couleurs éblouissantes, à l'heure marquée par le jardinier divin, quand la croissance de l'âme sera complète ; et puisqu'il s'agit d'une gloire éternelle, c'est donc au delà du temps et de l'espace, dans la région mystérieuse qui se nomme l'éternité, que cette manifestation, ce rayonnement doit se produire [1]. Entre une plante dans son germe et cette plante dans toute sa beauté de sa floraison, il n'y a qu'une différence de

1. « Gratia Spiritus Sancti, quam in præsenti habemus, etsi non sit æqualis gloriæ in actu, est tamen æqualis in virtute, sicut semen arboris, in quo est virtus ad totam arborem. Et similiter per gratiam inhabitat hominem Spiritus Sanctus, qui est sufficiens causa vitæ æternæ ; unde et dicitur esse « pignus hæreditatis nostræ. » II, cor. I, 22. Sum. Théol. qu. cxiv, art. 3, ad 3m.



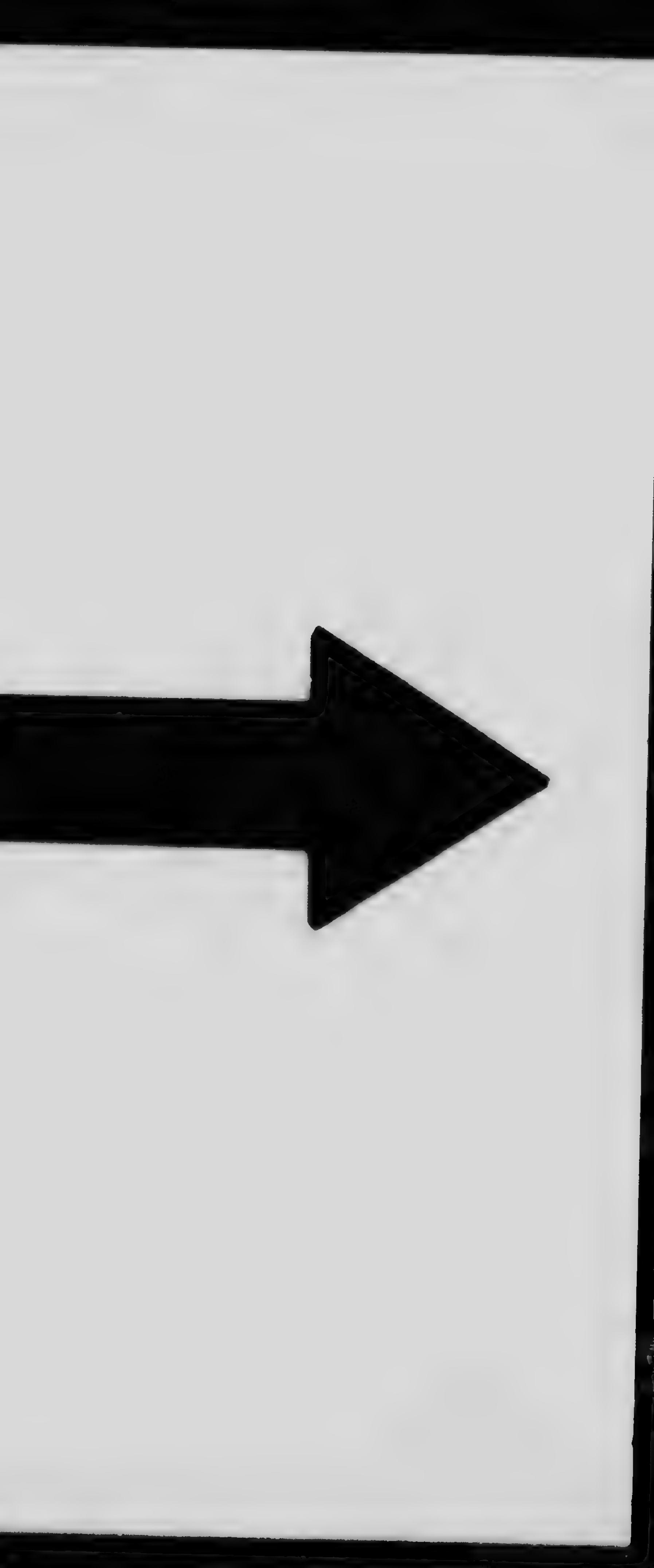
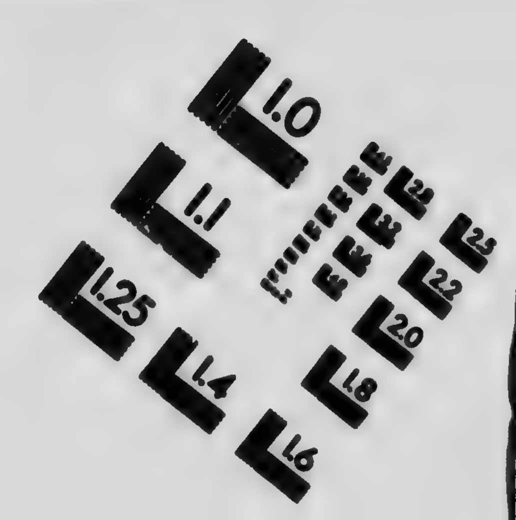
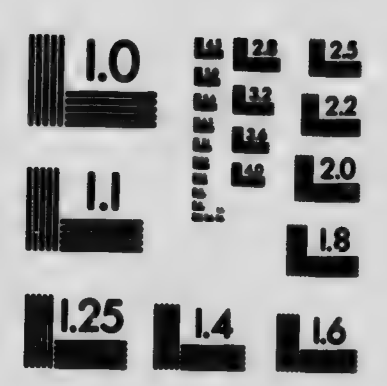
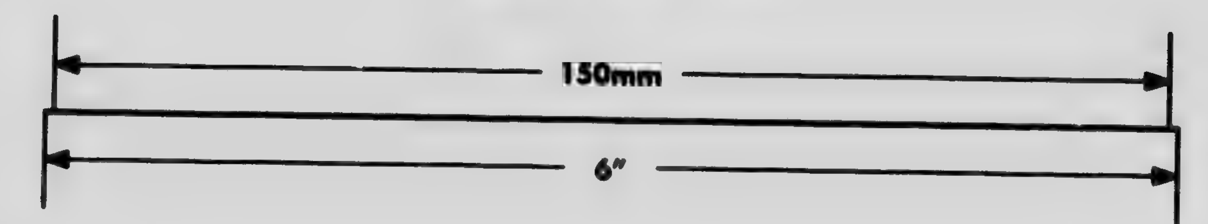


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









degré, une modalité accidentelle ; entre l'état de grâce et l'état de gloire, la différence est de même purement accidentelle [1]. « La grâce de Dieu, c'est la vie éternelle, » dit saint Paul [2]. La grâce c'est la gloire dans son commencement ; la gloire c'est la grâce dans sa consommation. La grâce, selon saint Thomas, n'est rien autre chose que la gloire initiale, ou une initiation à la gloire, c'est la gloire dans son principe [3] ; et pour employer une autre expression admirable de l'apôtre saint Paul, la grâce est une semence de gloire. De même qu'il est naturel à un germe de se développer, de mûrir, de sortir toute la puissance vitale qu'il contient, d'évoluer jusqu'à la perfection de son être, l'effet nécessaire de la grâce est d'évoluer en gloire ; la vie éternelle est le terme de la vie de la grâce. La grâce,

1. « Gratia viæ est æqualis gratiæ viæ in virtute, non autem in actu. » Iª, IIæ, qu. cxiv, a. 3.

2. Ad Rom. vi, 23.

3. « Gratia nihil est aliud quam quædam inchoatio gloriæ in nobis. » IIª, IIæ, qu. xxiv, art. 3, ad. 2ᵐ.

dit encore saint Thomas, produit dans l'âme cinq effets : le premier, est de guérir l'âme du péché qui est son mal ; le deuxième, est de porter l'âme à vouloir le bien ; le troisième, est de rendre l'âme capable d'opérer efficacement ce bien moral qu'elle désire ; le quatrième, est de faire persévérer l'âme dans le bien ; le cinquième, est de la faire parvenir à la vie éternelle [1]. Et ailleurs il ajoute : « La grâce suffit à promouvoir l'homme, à le faire monter, de degré en degré, jusqu'au terme ultime, la gloire dans le sein de Dieu [2]. » Et encore : « L'effet dernier et positif de la grâce est l'obtention de la gloire [3]. » Ainsi la vie de la grâce est substantiellement la même que la vie de

---

1. « Sunt quinque effectus gratiæ in nobis ; quorum... quintus est ut ad gloriam perveniat. » Iª, IIæ, qu. cxi, art. 3, corp.

2. « Gratia gratum faciens sufficit ad hoc quod promoveat hominem per omnes gradus usque in vitam æternam. » IIIª, p. qu. lxxii, art. 7, ad. 1m.

3. « Ultimus effectus positivus gratiæ est pervenire ad gloriam. » IIIª, P. qu. lxxii, art. 7. « Minima gratia potest mereri vitam æternam. » IIIª, P. qu. lxii, art. 6, ad. 3m.

la gloire. Participation de la vie divine, avons-nous dit de la grâce. Et Dieu n'est-il pas éternel ? L'éternité est l'attribut essentiel de la nature divine. Et quand Dieu, par sa grâce, donne une part de sa vie, cette communication a nécessairement un cachet d'éternité, comme la Source Infinie d'où elle découle. Si cette grâce, cette entité surnaturelle, était au contraire, de sa nature, éphémère et transitoire, comment pourrait-elle être considérée comme une émanation véritable de l'essence increée ? Le Docteur angélique dit quelque part ce mot d'une profondeur, d'une beauté qui nous ravit d'enthousiasme, mais aussi d'une concision telle qu'on ne peut le traduire en notre langue sans recourir à une périphrase : « *dilectio Dei nominat aliquid æternum* [1]. » L'amour de Dieu pour nous,

---

1. « Dilectio Dei nominat aliquid æternum, et ideo nunquam potest dici nisi præveniens. Sed gratia significat effectum temporalem, qui potest præcedere aliquid et ad aliquid subsequi ; et ideo gratia potest dici præveniens et subsequens. » Iª, IIæ, qu. cxi, art. iii, ad. Iᵐ.

— et par amour il faut entendre aussi la grâce qui en dépend, — l'amour de Dieu, sa charité pour nous, a un tel caractère d'éternité qu'elle nous saisit, nous touche, nous enveloppe, avant même que nous soyons nés, quand notre être est encore à l'état idéal, à l'état potentiel. Et quand notre vie latente, enfermée dans le mystère de ses causes, devient enfin une réalité, et que la grâce divine tombe sur elle, lui est infusée, alors c'est pour toujours, c'est pour le temps et pour l'éternité ; cette grâce est un effet temporel, qui a sa répercussion nécessaire, son prolongement dans l'Infini. Ce que la grâce opère en nous est, en soi, éternel et demeure perpétuellement [1].

Voilà donc ce qu'est la grâce : l'éternité, la gloire est comprise dans sa définition, comme une plante est contenue dans son germe, comme tout l'homme est dans l'enfant, comme dans la fécondité d'un principe sont renfermées ses

1. « Quod gratia semel facit, perpetuo manet. » III^a, P qu. lxxxviii, art. 1, ad. 4^m.

conclusions les plus lointaines. La grâce est grosse de la gloire ; la grâce retombe dans la gloire, comme un poids retombe vers son centre [1] ; et comme l'on ne peut pas faire que la flamme n'ait, de sa nature, un mouvement ascendant, et ne cherche à monter, l'on ne peut empêcher non plus que la grâce, flamme divine, ne s'élève vers le ciel, d'où elle tire son origine, et ne cherche à s'unir et à se fondre, à nous abîmer avec elle, dans la fournaise ardente de l'Essence Eternelle.

Eh ! bien, puisque la grâce se résout en gloire, et que c'est là son terme absolu, l'Eucharistie, qui est la grâce même, doit donc avoir sa consommation, son couronnement dans la gloire. Puisqu'une parcelle, un atôme de grâce nous mérite la vie éternelle, que ne feront pas les flots de grâce répandus sur nous par la fontaine eucharistique ? L'Eucharistie nous frappe en médaille à la ressemblance

---

1. « Id enim quod in præsenti est... supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. » II, *ad Cor.* iv, 17.

du Divin Maître ; elle sculpte notre âme à l'image de son Sauveur. Et n'est-il pas convenable que le portrait de Jésus, reproduit fidèlement et minutieusement en nous, par les soins de l'artiste souverain, soit serti dans l'or, encadré de diamants et de perles, que ce portrait ressorte dans l'éblouissante lumière de l'éternité, qu'il soit baigné à jamais des rayons de ces aurores dont Dieu s'entoure ? « *Cujus est imago hæc ?* De qui est cette image ? » disait Notre Seigneur, en se faisant montrer une pièce de monnaie. On lui répondit : « De César. » Et le Maître d'ajouter : « Rendez à César ce qui est à César. » Or, voici une âme humaine, ciselée, par le mystère de la communion, à l'effigie du Christ-Jésus. En la voyant, le geste de son Père n'est-il pas de la réclamer pour lui ? Ne dit-il pas la suite de la parole évangélique : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu ? [1] »

1. « Cujus est imago hæc et inscriptio ? Dicunt ei : Cæsaris. Respondens autem Jesus dixit illis : Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. » Marc. xii, 16, 17.

Mais ce n'est pas superficiellement que les traits du Christ sont gravés sur l'âme par ce sacrement ; ils le sont en profondeur ; l'empreinte que l'âme en reçoit la pénètre de part en part, au point que Jésus se l'incorpore, et que c'est cette incorporation qui nous rend participants de sa Filiation divine par un privilège d'adoption. C'est surtout par la grâce de l'Eucharistie que nous pouvons dire à Dieu : « Notre Père, *Pater noster !* » C'est la présence du Christ en nous, l'opération merveilleuse par laquelle sa vie se substitue pour ainsi dire à la nôtre, qui établit, entre son Père et nous, les liens d'une surnaturelle filiation. Notre Père ! Ah ! le monde âncien ne soupçonnait même pas que l'humanité pût jamais appeler le Dieu Très Haut et Très Redoutable d'un nom si doux et si caressant. Il a fallu la révélation évangélique pour nous l'apprendre ; il a fallu la grâce du Christ pour nous rapprocher ainsi de Dieu, pour nous familiariser avec Lui au point de pouvoir lui donner le nom de Père. Et ce nom représente une

réalité. Jésus s'assimilant notre âme par l'Eucharistie, nous partageons les faveurs auxquelles son titre de Fils lui donne droit. Un enfant a droit à l'héritage paternel. « *Si Filii, et hæredes* », comme dit saint Paul. Nous participerons donc à l'héritage de Jésus-Christ, « *Cohæredes autem Christi* [1]. » Et cet héritage est céleste : « *Pater noster qui es in cœlis* », le Père dont nous nous réclamons par la grâce eucharistique étant dans les cieux. Et ainsi le ciel, la gloire divine, la vie éternelle, les extases béatifiantes, voilà à quoi aboutit, comme à son terme nécessaire, le mystère de la communion [2].

---

1. *Ad Rom.* viii, 17.

2. « In hoc Sacramento potest considerari et id ex quo habet effectus, scilicet ipse Christus contentus, et passio ejus repræsentata, et id per quod habet effectum, scilicet usus sacramenti et species ejus. Et quantum ad utrumque competit huic sacramento quod causet adeptionem vitæ æternæ. » III. P. qu. lxxix, art. 2, corp.

II

L'Eucharistie nous mérite encore la consécration de la gloire, à cause de ce qu'elle représente, et qui est le sacrifice du calvaire. L'homme, dès sa création, a été appelé à la béatitude surnaturelle ; il a été ordonné vers Dieu tel que celui-ci est, *sicuti est*. En sorte que la source et la fin de son bonheur ne peut être qu'en Dieu. Cette vocation fait notre grandeur et notre tourment. L'on aurait beau s'illusionner, et vouloir chercher dans les choses un apaisement à l'appétit qui nous dévore, il est absolument impossible de l'y trouver. Demandez aux riches si la fortune tant désirée leur a procuré complète satisfaction : ils vous répondront en vous indiquant les misères de leurs foyers, souvent dévastés par l'infidélité et les deuils, en vous étalant des aspirations qui s'accroissent avec leur argent, qui deviennent plus vastes et plus ambi-

tieuses au fur et à mesure que leurs coffres se remplissent, en vous montrant sur leur physionomie les rides creusées par la perspective que leurs richesses sont à la merci d'un coup du sort, ou qu'il leur faudra bien dire adieu, un jour, à l'idole qu'ils adorent. Demandez aux cœurs, ensorcelés par la tromperie des amours humaines, s'ils ont trouvé en d'autres cœurs la plénitude de leurs désirs : ils vous répondront par des larmes amères ou par des signes de dégoût. Demandez à ceux qui tendent toutes leurs énergies vers ce que l'on nomme la gloire humaine, si les honneurs, la renommée mondiale, leur ont apporté le bonheur souhaité, ils feront un geste fatigué et vous diront : vains mots que tout cela, hochets de la vanité, pur néant. Non, l'appel à l'ordre surnaturel a fait notre âme si grande et si mystérieuse que seul le Dieu Infini peut la combler [1].

Mais le péché de l'homme nous avait

---

1. Voir les traités de *la Création*, de *l'Homme*, de *la Béatitude*, dans S. Thomas.

fermé ce ciel où réside le seul bonheur capable de calmer nos soifs. Le châtiment terrible de la faute était précisément de nous condamner à rester en dehors du séjour qui nous était destiné, de par la grâces de nos origines. Et non seulement nous n'aurions pu trouver ici-bas, dans aucun objet, le rassasiement de nos facultés ; mais l'espérance de pouvoir les combler, par delà la terre, dans notre vraie patrie, nous était éternellement refusée. C'était donc l'exil dans toute la rigueur de ce mot. Et « l'exilé partout est seul ! »

La Rédemption du Christ est venue rétablir l'ordre primitif ; et, en nous libérant du péché, supprimer ses incalculables conséquences. L'effet dernier et principal de l'oblation accomplie par l'Homme-Dieu a donc été de nous rouvrir les portes du ciel [1]. Saint Paul exprime cette vérité en son ferme langage : « Jésus-

---

1. « Ipse Christus per suam passionem aperuit nobis aditum vitæ æternæ. » III, p. qu. lxxix, art. 2, corp.

Christ est médiateur d'une nouvelle alliance, afin que, sa mort ayant eu lieu pour le pardon des transgressions commises sous la première alliance, ceux qui ont été appelés reçoivent l'héritage éternel qui leur a été promis [1]. » Aussi, dès qu'Il eut expiré sur la croix et consommé son sacrifice messianique, Notre Seigneur descendit-il dans les limbes, pour annoncer aux âmes des justes qui y étaient détenues, la réalisation de leurs espérances, la récompense promise à leur foi en un Sauveur. D'un geste de conquérant et de libérateur, le Christ fit entrer ces âmes dans le séjour bienheureux.

En mourant sur la croix, le Christ-Jésus a offert le seul sacrifice, qui fut en harmonie avec la grandeur de l'offense qui avait été faite à la Majesté Infinie de son Père : la justice Divine était apaisée par la qualité de la victime qui se donnait en holocauste pour le salut du monde. La vertu de son sang restaurait nos droits à l'héritage éternel. Ah ! cette croix,

1. *Ad. Hebr.* ix, 15.

comme elle a changé la face de la terre ! S'élevant entre la terre et le ciel, elle les réconcilie l'un avec l'autre. De son regard mourant, Notre Seigneur, embrassant l'humanité entière, pouvait se dire qu'enfin nous pouvions aspirer à des extases, conformes à l'étendue de nos désirs, qu'enfin notre vocation à l'ordre surnaturel allait trouver son couronnement, sa consommation dans la gloire. « *Consummatum est !* » Oui, tout est consommé par notre union avec Dieu, objet de notre amour, tout est consommé dans les embrassements éternels.

Or, la sainte Eucharistie renouvelle et reproduit le sacrifice du calvaire. Si par l'un comme par l'autre nous vient toute la grâce, par l'un comme par l'autre nous vient toute la gloire [1]. Si l'oblation du Golgotha nous assure la vie éternelle,

---

1. « Sicut passio Christi, in cujus virtute hoc sacramentum operatur, est quidem causa sufficiens gloriæ, non tamen ita quod statim per ipsam introducamur in gloriam, sed oportet ut prius simul compatiamur, ut postea simul glorificemur, sicut dicetur ad Rom. viii, ita hoc sacra-

l'oblation eucharistique assure aussi à l'âme la vie éternelle. L'on ne peut supposer à l'une un mérite moindre qu'à l'autre, quand la foi nous enseigne que l'Eucharistie représente, dans toute la vérité de sa substance, l'immolation du Golgotha. Dans la formule sacramentelle, il est dit : « Ceci est le calice de mon sang, du nouveau et de l'éternel Testament. » Ah ! oui, c'est bien une alliance éternelle que le Christ-Jésus scelle avec nous dans ce sacrement. La consécration dont il nous revêt prend un caractère de pérennité. Non pas seulement, notre âme, mais notre corps, tout notre être, se hausse à une sanctification qui fait que le péché en devrait être éloigné à tout jamais. « *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*, dit saint Paul [1]. Le temple de Dieu est saint ; vous êtes vous-mêmes

---

mentum non statim nos in gloriam introducit, sed dat nobis virtutem perveniendi ad gloriam, et ideo viaticum dicitur. » III^{a}, Pars. qu. lxxix, art. 2, ad. I^{m}.

1. I, *ad. Cor.* iii, 17.

temples de Dieu. » Oui, temples de Dieu, tabernacles où Jésus habite, ciboires où Il se plaît à demeurer, voilà ce que nous devenons par la communion ; et nous sentons bien qu'il se produit en nous alors quelque chose de divin, quelque chose d'éternel, par la suavité qui nous envahit, la lumière qui nous inonde, la chaleur qui nous embrase, l'ardeur qui nous pousse vers la vertu, la résignation et la paix, qui descendent sur nos facultés comme une rosée du matin. Ah ! non, cela n'est pas de la terre, rien d'humain n'a une telle force et une telle vertu. C'est la grâce divine du sacrement qui nous donne comme un avant-goût des délices qu'elle nous réserve dans l'éternité. *Futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

III

L'Eucharistie est enfin principe de gloire, à raison également du sens enveloppé dans son signe extérieur. Ce signe veut dire réfection spirituelle de

l'âme, sa restauration par un aliment proportionné à ses besoins ; et comme les espèces eucharistiques — pain et vin — sont faites de divers grains de froment et de raisin, broyés sous la meule, macerés dans le pressoir, et résolus en l'unité d'une même matière, le grand Docteur saint Augustin voit, dans cette unification, un symbole de l'union intime que l'Eucharistie est appelée à opérer, entre le Christ-Jésus et les fidèles qui le reçoivent [1]. Or, la réfection de l'âme, aussi bien que son union avec Notre Seigneur, s'accomplissent sans doute ici-bas par le sacrement de vie et d'amour, mais elles s'accomplissent d'une manière imparfaite [2]. Et l'imperfection vient de nous-mêmes, de notre état présent. La condition actuelle de notre âme empêche le Divin Maître de produire en elle, tota-

1. Tract. 26 in Joan. parum ante finem. Cité par saint Thomas, IIIª, P. qu. lxxix, art. 1, c.

2. « Refectio cibi spiritualis et unitas significata per species panis et vini habentur quidem in præsenti, sed imperfecte ; perfecte autem in statu gloriæ. » IIIª, P. qu. lxxix, art. 2, in corp.

lement et immuablement, les effets surnaturels de ce grand mystère. Notre âme, n'étant pas fixée dans le bien, demeure toujours libre, hélas! après avoir été nourrie par lui du froment des élus, de courir après des chimères, de se laisser prendre aux vaines illusions de la chair et du monde, de se laisser séduire par des ombres de bonheur. Et notre expérience sacerdotale, notre pratique du ministère, ne nous apprennent que trop la facilité, la légèreté, avec laquelle les fidèles oublient le caractère de sanctification dont ils ont été revêtus à la table sainte, l'insouciance avec laquelle ils profanent à nouveau, par le péché, ces corps et ces cœurs qui étaient devenus pourtant les tabernacles du Dieu vivant. C'est que le libre arbitre, dans notre nature déchue, est une puissance fragile ; l'homme est un roseau, que le moindre souffle agite en sens contraires [1]. Et le vent de l'Esprit

1. « Gratia est forma quædam habens esse completum in anima, ideo est in ea mutabiliter, sicut anima est mutabilis secundum liberum arbitrium, in via. » III^{a}, P. qu. lxiii, art. 5, ad I^{m}.

vient à peine de le redresser vers le ciel, ou de l'incliner du côté de la lumière, de la « beauté divine toujours ancienne et toujours nouvelle », que les passions mauvaises le secouent et le font pencher dans l'ombre, le souillent et le dépouillent. Et d'ailleurs, quelque fidélité qu'apporte l'âme à rester unie au Dieu de l'Eucharistie. si jalouse qu'elle soit de garder la saveur de la manne céleste, qu'elle a cueillie au banquet des anges, elle ne peut pas voir les ineffables transformations, la divinisation opérées en elles par l'Eucharistie. Elle y croit fermement, elle les adore, elle en a l'intuition surnaturelle, elle a comme la sensation de ces merveilles. Mais elle ne les voit pas. Or, la foi est un état temporaire et imparfait. La perfection de la foi, c'est la vision éternelle. Notre Seigneur, qui est la perfection infinie, ne peut pas ne pas vouloir produire des opérations parfaites. Et, puisque notre condition terrestre ne lui permet pas de porter, jusqu'à leur suprême développement, les effets essentiels à l'Eucharistie, il se réserve d'achever

leur consommation dans la gloire. Ah oui, c'est là le terme auguste où s'accompliront dans toute leur étendue, et se révèleront dans toute leur splendeur idéale les mystères eucharistiques. Participant à l'immutabilité divine, l'âme ne pourra plus commettre d'infidélités envers Dieu ; mais sa volonté, fermement assise dans la Substance Incréée, se portera éternellement vers elle d'un mouvement jamais ralenti, jamais fatigué. Là, elle n'aura jamais faim, elle n'aura jamais soif d'autre chose que de Dieu. Et Dieu excitera éternellement sa soif en l'apaisant toujours ; toujours il éveillera sa faim en la rassasiant éternellement. L'âme, liée au Christ-Jésus par une union indissoluble, verra clairement les affinités qu'il y a entre elle et Lui ; et pour les siècles des siècles, elle sera heureuse et comblée, par le fait de cette alliance absolue avec l'unique objet pour lequel elle avait été créée. Et la grande lumière du jour sans déclin rendra diaphanes ces mystères eucharistiques célébrés ici bas. En les contemplant dans leur réalité, dépouillés de

leurs voiles et de leurs énigmes, notre être glorifié mêlera sa voix au cantique éternel, et comprendra tout le sens des mots qu'il avait si souvent entendu retentir ici-bas, au son des cloches, dans la pénombre et le silence des églises, au moment où le prêtre, en qui s'incarnait le Christ-Jésus, allait immoler sur l'autel la Victime sans tache : « Saint, Saint, Saint, est le Seigneur le Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. Hosanna dans les hauteurs des cieux ! »

L'Eucharistie et le péché

CINQUIÈME PARTIE

—

Hic est sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.

Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés.

Matth. XXVI. 28.

La partie précédente nous a ouvert les horizons infinis. La gloire éternelle, dans le sein de Dieu, nous est apparue comme le terme dernier et nécessaire du mystère eucharistique. Nous appuyant sur les paroles mêmes de Notre Seigneur, nous avons vu que la vie bienheureuse est promise comme effet suprême de l'Eucharistie. Et cette destinée, extraordinaire et brillante, est parfaitement en harmonie avec l'essence de ce mystère. La grâce étant contenue dans ce sacrement comme dans sa source, et la fin de la grâce étant

d'évoluer, de s'épanouir en gloire, faire monter l'homme, de degré en deg jusqu'à la vie glorieuse, rien d'étonna que l'Eucharistie ait la vertu de jaillir, de nous emporter avec elle jusqu'à hauteur de son origine, c'est-à-dire ciel.

D'autant plus que l'oblation du Ca vaire, renouvelée et reproduite dans sacrifice eucharistique, a précisément e pour effet de rouvrir à l'humanité régé nérée les portes de la vie éternelle. C'es en consommant son Immolation sur la Croix, que Notre Seigneur Jésus-Christ a restauré nos droits à l'héritage Infini, lesquels nous avions perdus par le péché. Et puisque l'Eucharistie représente et continue cette Immolation, elle a donc la même valeur de propitiation, elle est, au même degré, cause de gloire. Et enfin, notre condition présente ne permettant pas au Christ-Jésus de produire en notre âme, dans toute leur perfection, les opérations essentielles au mystère eucharistique, qui sont le rassasiement spirituel et l'union absolue et éternelle avec

lui, le Divin Maitre remet au jour sans fin la réalisation intégrale des merveilles que ce sacrement contient en germe et qu'il commence en nous. Là-haut, une fois devenus incorruptibles et immortels, notre être se prêtera totalement à l'action de son amour, et le laissera achever cette transformation éternelle en la Divinité, qui est l'objet, la destinée nécessaire de la manne céleste qui germe sur nos autels, et qui aspire à trouver son efflorescence dans la lumière de gloire.

Examinons maintenant l'Eucharistie sous un angle bien différent, et voyons ses rapports avec le péché. Un tel sujet peut vous paraître étrange. L'Eucharistie, c'est la lumière, et quels rapports la lumière a-t-elle avec les ténèbres, figurées par le péché ? L'Eucharistie, c'est la vie, et quels rapports la vie a-t-elle avec la mort spirituelle, qui est la perte de la grâce ? L'Eucharistie, c'est le Bien suprême, et quels rapports le Bien a-t-il avec le mal souverain ? Car le péché, c'est le mal. Au point de vue religieux, et dans la vérité des choses, le mal con-

siste uniquement dans la désobéissance à Dieu, dans la désharmonie avec l'ordre éternel, qui est ce que l'on désigne sous le nom de péché. Ou encore, pour parler de façon abstraite, et pour ainsi dire le langage de l'école, l'Eucharistie, c'est Dieu, c'est l'Être par essence, et le péché, c'est le non-être. Or, dans quelle attitude l'être est-il vis-à-vis du néant, si ce n'est donc une attitude d'opposition radicale ? L'Eucharistie et le péché se repoussent donc l'un l'autre ; il y a entre ces deux notions une antinomie foncière. Et chercher leurs rapports, les endroits par lesquels elles se touchent, semble être une œuvre vaine, sinon une profanation du « don de Dieu ».

Et cependant, la théologie catholique se pose cette question, elle l'étudie dans toutes ses subtilités et ses profondeurs. Nous allons l'examiner à sa suite. Ici, et plus que jamais, nous suivrons l'enseignement de saint Thomas, où la pensée de l'Eglise s'est cristallisée. En une série d'articles fortement enchaînés, l'angélique Docteur considère sous toutes ses

faces ce sujet mystérieux de l'Eucharistie et du péché ; et sa doctrine est non-seulement admirable de précision et de clarté, mais encore d'une simplicité qui la rendrait accessible à l'esprit d'un enfant.

I

Et d'abord, l'Eucharistie a-t-elle our effet de remettre le péché mortel ? Il y a un genre de peché qui s'appelle mortel, prrce qu'il donne la mort à l'âme. Ce péché comporte gravité de matière — c'est le côté objectif ; il implique pleine advertence et plein consentement de la part de celui qui le commet — c'est le côté subjectif. Le résultat d'un tel péché est de détruire en nous la grâce, qui est la vie spirituelle. L'âme est dite en état de grâce, parce qu'elle est agréable à Dieu, parce qu'elle est en faveur auprès de Dieu, parce qu'elle a avec Lui quelque ressemblance. Et Dieu ne peut habiter avec son contraire, qui est le mal, Dieu ne peut se complaire en une âme qui l'offense, qui lui désobéit. Et quand cette offense est grave, alors l'image divine s'efface en l'âme qui le commet ; Dieu cesse de se reconnaître en elle, de con-

templer et d'aimer en elle des reflets de son essence. Le germe déposé dans cette âme par Dieu, cultivé et développé par Lui, germe qui la faisait participer à la vie divine, périt complètement ; il n'existe plus, il ne peut donc plus agir ni se manifester. Et c'est ce que l'on appelle l'état de péché mortel. Au lieu de complaisance, Dieu n'a plus pour cette âme que de l'aversion. Or, l'Eucharistie a-t-elle pour effet de remettre un tel péché, d'abolir une pareille offense dont la conséquence est si désastreuse ? Voici la réponse de saint Thomas : la vertu du sacrement eucharistique doit être considérée à un double point de vue : *premièrement, en soi*, et il est certain que, de ce chef, l'Eucharistie a le pouvoir de remettre tous les péchés, les plus graves et les plus énormes ; car la source et la cause de la rémission des péchés, c'est la passion du Christ [1] ; et comme cette pas-

1. Virtus hujus sacramenti potest considerari dupliciter : *uno modo, secundum se*, et sic hoc sacramentum habet virtutem ad remittendum quæ

sion est renouvelée réellement dans le sacrifice eucharistique, il s'ensuit que l'Eucharistie est assez riche et assez généreuse pour laver toutes taches et effacer les souillures morales les plus hideuses ; *deuxièmement, par rapport à celui qui reçoit ce sacrement*, où il s'agit de voir si ce sujet est apte ou non à bénéficier de l'effet eucharistique. Or, dans le cas d'une âme en état de péché mortel, il y a inaptitude absolue à percevoir la grâce de ce sacrement ; l'Eucharistie est nécessairement inopérante dans l'âme qui a commis une faute grave. Et pourquoi ? Parce que cette âme est morte spirituellement, et que la vie surnaturelle s'est retirée de son essence [1]. Voici une plante dont la

---

cumque peccata ex passione Christi, quæ est fons et causa remissionis peccatorum. IIIa P. qu. 79, art. 3.

1. Alio modo potest considerari hoc sacramentum per comparationem ad eum qui recipit hoc sacramentum, prout in eo invenitur vel non invenitur impedimentum percipiendi hujus sacramenti effectum. Quicumque autem habet conscientiam peccati mortalis habet in se impedimentum percipiendi effectum hujus sacramenti, tum quia

tige a séché sous un souffle empoisonné, dont le germe a péri, rongé par un ver destructeur. Vous auriez beau entourer cette plante des soins les plus délicats, la baigner de rosée, lui donner de l'air et de la lumière. Est-ce que tous vos efforts ne seraient pas en pure perte ? Et voici quelqu'un qui vient d'expirer : le souffle vital a quitté le corps qu'il animait. Et quand même vous voudriez administrer à ce cadavre les aliments les plus exquis, les médicaments les plus efficaces, est-ce que cela le ferait revivre ? La nourriture eucharistique reste donc vaine pour l'âme qui a péché gravement. La faute dont elle s'est chargée la rend incapable d'absorber et de goûter le pain des anges. Son péché est lié à sa substance, l'imprègne et l'informe, de telle façon que toutes ses facultés s'opposent à l'union avec le Christ, qui est l'effet de l'Eucharistie. Elle est envahie par une force en-

---

non vivit spiritualiter... tum quia non potest uniri Christo, (quod fit per hoc sacramentum) dum est in affectu peccandi mortaliter. IIIª, P. qu. 79, art. 3.

nemie qui repousse la sainteté de Jésus. Et comme les ténèbres s'opposent à la lumière, le péché de l'âme empêche l'âme de recevoir la clarté infinie qui émane de ce sacrement. Bien plus, l'âme qui s'approche, en pareil état, de la table sainte, quand ses affections vont au mal, quand toutes ses puissances repoussent la blancheur immaculée de l'Eucharistie, l'âme qui est assez malheureuse pour faire entrer Celui « qui se plaît parmi les lys [1] » dans un domaine où règnent les ombres de la mort, cette âme-là ajoute à sa faute première le plus grand des crimes, que l'on appelle le sacrilège, crime de lèse-majesté divine. Non, il n'est pas permis « de jeter des perles devant des pourceaux, il n'est pas permis de donner aux chiens ce qui est saint [2] », ce sont là les images terribles et vengeresses dont Notre Seigneur lui-même s'est servi ; et ces expressions, d'une énergie qui fait frémir, indi-

1. Dilectus meus, qui pascitur inter lilia, cant. II, 16.

2. *Matth.* vii, 6. « Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos. »

quent clairement les dispositions d'innocence qu'il faut apporter au banquet sacré, et le châtiment qui attend celui qui s'y présente, la conscience souillée d'une faute grave. Ah ! la destinée qui lui est réservée est affreuse : l'on en voit le signe dans la parabole évangélique : « le royaume des cieux est semblable à un roi qui faisait les noces de son Fils... Le roi entra dans la salle du banquet pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu là un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir une robe de noces ? Et cet homme resta muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents [1]. »

---

1. *Matth.* xxii, 1-13. « Là commencera *ce pleur éternel*, a dit Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague ; et cela est un magnifique barbarisme, que Lacordaire a relevé et commenté magnifiquement dans son Discours sur les *Princes de la Pensée.*

Telle est donc la doctrine de l'Eglise, formulée avec netteté et vigueur par le Docteur angélique, au sujet de l'Eucharistie et du péché mortel : c'est une doctrine sévère, mais il est impossible de ne pas reconnaître combien elle est juste, légitime et vraie. Cet enseignement s'harmonise avec l'essence de ce sacrement et avec la notion de faute grave [1].

II

L'autre question à se poser est celle-ci : le sacrement eucharistique remet-il les fautes vénielles ? Il est, en effet, une autre espèce de péché, appelé véniel, parce qu'il implique toujours légèreté de matière, et que la pleine advertence et le plein consentement qu'on lui donne n'en changent pas la nature. Un million de péchés véniels ne constituera jamais un péché mortel : ce sont deux ordres d'essences séparés par un abîme ; il y a, de

1. *Sum theol.* III Pars. qu. lxxix. art. 3 corp.

l'un à l'autre, toute la distance qu'il y a de la vie à la mort. Ce n'est pas à dire que l'on puisse commettre de gaieté de cœur le péché véniel : tout péché étant une désobéissance à Dieu, faisant de la peine à Dieu, l'âme qui aime Dieu, qui est informée par la charité divine, doit s'abstenir de ce qui peut déplaire, même légèrement, à son Maître et Seigneur. Et son ambition doit être de garder intacte et brillante l'image du Christ, que la grâce a imprimée en elle. Et d'ailleurs, commettre avec une sorte d'insouciance et de facilité le péché véniel, peut faire glisser l'âme insensiblement, la faire descendre de degré en degré, jusqu'à la faute grave. Mais le péché véniel, en soi, est éloigné du péché mortel par d'incommensurables espaces ; c'est une faiblesse morale, une infirmité de laquelle on peut dire, avec l'Evangile : « *Infirmitas hæc non est ad mortem*, cette maladie ne va pas à la mort [1]. » Or, quel est l'effet de l'Eucharistie à l'égard du péché véniel ?

1. *Joan.* xi, 4.

La solution à cette question est plus consolante que la réponse à la première. La voici : Sous quelque aspect que l'on considère l'Eucharistie, il est certain que ce sacrement a le pouvoir, la vertu de remettre les péchés véniels [1]. Ce sacrement se prend sous forme de nourriture. Et quel est l'un des effets de l'alimentation corporelle ? N'est-ce pas de restaurer les forces que nous dépensons dans l'activité quotidienne ? Le travail, la lutte, les soucis du lendemain, et même les relations sociales nécessaires, même le seul mouvement de la vie, tout cela produit une consommation d'énergie physique. L'on ne peut supporter « le poids du jour et de la chaleur » [2], sans en souffrir, sans en ressentir une lassitude qui demande le repos, qui demande aussi d'être réparée

---

1. In hoc sacramento duo possunt considerari : scilicet ipsum sacramentum, et res sacramenti. Et ex utroque apparet quod hoc sacramentum habet virtutem ad remissionem venialium peccatorum, (scilicet in quantum est *cibus* et in quantum est *charitas in actu.*) III, P. qu. 79, art. 4.

2. *Matth.* xx, 12.

et renouvelée par l'assimilation de toutes ces choses matérielles, que la Providence a mises à la disposition de l'homme. Que deviendraient nos facultés corporelles — et par contrecoup notre intelligence et notre volonté, lesquelles dépendent, pour leurs opérations, de notre bonne condition physique, suivant le mot des anciens : *mens sana in corpore sano* — oui, que deviendraient nos facultés matérielles, sans une alimentation proportionnée à leurs exigences et à l'étendue de leurs efforts ? Que deviendraient-elles si la nourriture quotidienne ne rétablissait l'équilibre entre la recette et la dépense ?

Il en est absolument ainsi dans l'ordre surnaturel. Spirituellement parlant, notre âme subit une déperdition de vertu divine dans les opérations de sa vie intérieure. Il y a en nous un triple foyer de concupiscence, dont l'action continue consomme et désagrège notre beauté morale. Personne ne vit sans péché. N'est-il pas dit que le juste pèche sept fois le jour [1] ?

---

1. *Septies enim cadet justus.* Prov. xxiv, 16.

Les occasions de commettre des imperfections nous viennent du dehors et du dedans. Et les plus fervents y cèdent, hélas ! Les plus fervents se relâchent, dans une mesure ou dans une autre, du zèle céleste qui les enflammait pour la conquête de la vertu. Il se fait donc en nous, et en quelque sorte malgré nous, une diminution de grâce. Et l'Eucharistie, aliment céleste, vient à point nous rendre le trésor de la vie divine dans son intégrité, et comble les lacunes qui se sont produites dans l'âme, par l'effet de causes auxquelles notre nature déchue n'échappe jamais complètement. Saint Ambroise dit très bien, dans son traité des sacrements, « le pain quotidien, le pain supersubstantiel, nous est donné comme remède à notre faiblesse quotidienne [1] ». Je comparerais l'âme à de l'or fin, que l'action de l'air ambiant ternit, qui se charge journellement de poussières et de scories, voilant son éclat. Par l'Eucha-

1. De Sacram. lib. V, c. 4. Cité par *S. Thom.* iii P. qu. 79, art. 4. c.

ristie, cet or est remis dans le creuset de l'amour divin, dont l'intensité consume toutes les impuretés qui s'étaient déposées sur son essence ; quand il sort de là, il a retrouvé sa qualité précieuse, sa couleur, sa finesse, il est débarrassé des alliages grossiers qui nuisaient à son rayonnement. D'autant plus que ce sacrement divin porte l'âme à faire des actes de charité surnaturelle plus vive. L'Eucharistie — et c'est là ce que saint Thomas appelle *res hujus sacramenti*, le fond, la vertu de ce sacrement — verse dans l'âme l'amour divin, non pas seulement à l'état d'aptitude, de tendance générale et lointaine, mais à l'état d'acte direct et immédiat ; c'est-à-dire que l'âme qui communie est poussée à s'unir à Dieu, par des élans qui lui font une douce violence, et dans lesquels elle goûte toute suavité et toute douceur. Elle éprouve une aspiration qui la jette en quelque sorte dans les bras du Christ et sur son cœur, comme par un mouvement nécessaire et invincible. Or, plus une âme est embrasée de charité divine, et manifeste

cet amour par des actes, moins il y a de place en elle pour tout ce qui peut blesser cette charité et lui déplaire. L'union intime avec le Divin Maître, par l'amour, signifie donc le renoncement à toute autre affection, le dépouillement des imperfections humaines, l'éloignement de toute faute même vénielle. Plus on s'approche de Dieu, plus on se sépare de tout ce qui est contraire et opposé à Dieu, à savoir le péché [1].

III

Une question qui reste à se poser est celle-ci : Est-ce que le sacrement de la Sainte Eucharistie nous préserve des péchés à venir ? Est-ce un préventif contre la maladie et la mort spirituelle ?—La réponse ici encore est très simple ; pour la résoudre, nous n'avons qu'à faire appel aux principes précédemment posés, et à

1. III, Pars. qu. lxxix. art. 4, in toto...

recourir au même ordre de comparaison tirée de la nature.

Le péché est une maladie de l'âme; et si le péché est grave, il entraîne la mort de l'âme, c'est-à-dire qu'il la prive totalement de la vie de la grâce, qui lui conférait l'immortalité surnaturelle, lui donnait droit à l'héritage de bonheur éternel dans le sein de Dieu. De l'âme en ce triste état, l'on peut répéter en toute vérité la parole de l'Apocalypse: « *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Je connais tes œuvres, tu as la réputation d'être vivante, mais tu es morte [1]. » Rien n'est changé apparemment chez elle; l'esprit et le cœur continuent d'agir et de se manifester; et parce qu'elle a été créée en immortalité, jamais le souffle épandu dans sa substance par le Créateur ne s'éteindra. Au dernier jugement, ce sera bien là le désespoir des damnés à qui le Christ dira: « Allez, maudits, au feu éternel [2]! » ce

1. *Apoc.* iii, 1.
2. *Matth.* xxv, 41.

sera leur désespoir de ne pouvoir être anéantis. Leur âme subsistera pour les siècles des siècles, en témoignage de la justice de Dieu et de légitime châtiment. Donc, si l'âme demeure en soi immortelle, la perte de la grâce sanctifiante la fait mourir à l'immortalité bienheureuse et à l'héritage de gloire qui lui était destiné. Et c'est en ce sens que l'on dit que le péché donne la mort.

Eh ! bien, contre la maladie et contre la mort qu'est le péché, l'Eucharistie est-elle de quelque secours ? Y a-t-il dans ce mystère d'amour, dans cette source de grâce, suffisamment de principes sauveurs pour nous garantir de l'une et de l'autre ? Ah ! certes, oui, et surabondamment, et au delà de nos espérances. Dans l'ordre des choses humaines, il semble bien que l'on se prémunit d'autant plus efficacement contre les accidents de santé, et que l'on retarde davantage l'heure de sa mort, que l'on prend mieux soin de son corps, en lui donnant une alimentation plus délicate et plus choisie, en lui administrant, au besoin, les spéci-

fiques propres à tuer dans leur germe les maux qui le menacent. Or, voici que, par l'Eucharistie, l'âme est unie au Christ-Jésus, cause et principe de notre vie spirituelle. Et elle ne puiserait pas à ce banquet somptueux, d'où la grâce déborde à longs flots, la vertu qui la préservera de ses propres faiblesses, la force de se prolonger, indéfiniment et jusqu'à l'éternité, dans l'existence surnaturelle ? Ou l'Eucharistie n'est pas ce qu'elle est, à savoir le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ,—ou elle implique nécessairement, pour l'âme qui la reçoit, et qui s'absorbe dans sa richesse, la résistance aux influences qui seraient propres à la désagréger et à consommer sa ruine finale. Se plonge-t-on dans une source limpide et généreuse sans s'y rafraîchir et s'y abreuver ? Et si l'on s'expose aux rayons du soleil, à son midi, n'en est-on pas illuminé ? Si l'on s'approche d'un feu ardent, n'est-ce pas pour participer à sa chaleur ? Le fer que l'on plonge dans des charbons embrasés ne devient-il pas cette

essence ignée au milieu de laquelle il baigne ? Or, l'Eucharistie est tout cela : source de vie divine, clarté infinie, feu divin, fournaise allumée par la charité de Notre Seigneur. Et comment l'âme imprégnée des vertus profondes de ce sacrement, revêtue de cette lumière, réchauffée par cette flamme éternelle, perdue dans ce feu, aurait-elle à craindre d'être jamais envahie par les ténèbres du péché, ou le froid de la mort ?

Le chrétien, ici-bas, est en lutte avec un ennemi éternel, qui est le démon. Satan est toujours le premier des anges ; dans sa chûte, il n'a perdu aucune des perfections rares dont Dieu avait orné son intelligence. Seulement, sa volonté est éternellement fixée dans le mal. De prince de lumière, il est devenu prince de ténèbres. Et son extraordinaire finesse, ses hautes facultés spirituelles, la subtilité de sa nature s'emploient désormais à faire des recrues dans le monde, à semer sur nos pas des embûches pour nous attirer dans son royaume d'horreurs et d'ombres. Son activité n'a de cesse

qu'elle n'ait fait de nouvelles victimes parmi les pauvres hommes, si enclins à céder à ses illusions; car il y a en eux des germes mauvais, qui éclosent et s'épanouissent facilement sous son souffle mortel. Les Saints Livres ont une expression imagée pour bien faire comprendre ce rôle du démon : « il rôde autour de nous comme un lion rugissant cherchant une proie à dévorer [1]. » Elle est forte, cette image, et d'une vérité absolue, car c'est l'Esprit Saint qui l'a inspirée. Or, rien d'efficace comme la passion du Christ pour déjouer les embûches de ce redoutable adversaire. Car la passion de Jésus lui rappelle sa défaite. Au moment d'entrer dans ce que notre grand Pascal appelle si bien son « mystère » c'est-à-dire sa passion, et de s'acheminer jusqu'au Calvaire, où il allait la consommer avec la dernière goutte de son sang, Notre Seigneur a prononcé cette parole énergique : « voici que le prince des ténèbres, le prince de ce

1. I, *Petri* V, 8.

monde va être jeté dehors » [1], signifiant par là que l'effet de ses souffrances allait être de mettre fin au règne sans conteste de Satan sur les âmes, et d'inaugurer l'empire de la grâce, de nous ouvrir le royaume de Dieu. Et la passion de Jésus a eu ce résultat : et si notre condition terrestre, notre état de liberté, permet encore au démon de nous tenter, nous expose à ses attaques, il n'est plus le maître du monde. Nous avons la ressource de le combattre avec des armes toujours triomphantes : car l'acier de ces armes est trempé dans le sang de Jésus, symbole de victoire. Eh ! bien, l'Eucharistie renouvelant sur nos autels le sacrifice du calvaire, il s'en suit que ce mystère a toute la vertu de la passion du Christ. Et l'âme qui la reçoit revêt la force même du Christ ; elle est armée de sa croix victorieuse. Le sang divin qui l'inonde constitue le plus puissant bouclier contre lequel s'émoussent les traits

1. *Joan.* xii, 31.

empoisonnés de son ennemi. *In hoc signo vinces*[1] !

IV

Telle est la doctrine de l'Eglise, interprétée par le grand Docteur Saint Thomas, concernant l'Eucharistie et le péché. Pour être complet, il nous faudrait ajouter encore en quoi l'Eucharistie diminue les peines temporelles dues aux péchés, et examiner si l'Eucharistie profite à d'autres qu'à ceux qui la reçoivent, et comme quoi les péchés véniels, non pas ceux du passé, mais ceux que nous commettons actuellement, empêchent ce sublime sacrement d'avoir tout l'effet désirable. Mais cela nous entraînerait trop loin. Nous croyons avoir dit l'essentiel sur la question. Je me résume :

---

1. IIIª Pars. qu. lxxix, art. 6 : « Hoc sacramentum præservat a peccato, duplici modo, tanquam *spiritualis cibus et medicina*, et secundo in quantum est quoddam signum passionis Christi, per quam victi sunt dæmones. »

le péché grave donnant la mort à l'âme, l'âme en devient inapte à bénéficier de la vertu infinie contenue dans l'aliment eucharistique ; et c'est pour elle le pire des crimes, alors que son malheureux état repousse le mystère de la vie divine, le signe par excellence de l'amour de Jésus, de vouloir cependant s'approcher de la table sainte, sans s'être purifiée et reconciliée avec son Maître par une bonne et sincère confession. Le baiser de Judas n'avait rien de plus affreux, ce baiser de la trahison, dont le souvenir se perpétue à travers les âges comme un modèle d'infamie, comme la plus amère souffrance qui ait été infligée au cœur du Fils de l'Homme. Quant à nos péchés véniels, nos imperfections quotidiennes, ils sont comme une poussière qui se dissipe dans la lumière de ce sacrement, comme des taches qui s'effacent sous l'action du feu divin de la grâce ; et l'or de notre âme, par l'Eucharistie, retrouve sa finesse et son éclat. D'autant plus que la charité qui nous embrase nous éloigne davantage de tout ce qui peut déplaire, fût-ce légèrement,

à l'objet de notre amour. Et enfin, l'Eucharistie, pain supersubstantiel, conserve magnifiquement notre santé spirituelle, nous prémunit contre les forces délétères qui seraient de nature à l'atténuer et même à nous la faire perdre entièrement. Dans les luttes incessantes que nous avons à soutenir pour conserver intacte la vie de la grâce, laquelle annonce et prépare la vie de la gloire, le sang de l'Agneau sans tache, versé à profusion dans le mystère eucharistique, est une protection infaillible contre toute déchéance morale. Au livre de l'Exode, il est dit : « Je suis Jéhovah. Le sang de l'agneau sera un signe en votre faveur sur les maisons où vous êtes : je verrai le sang, et je passerai, et il n'y aura point pour vous de plaie meurtrière quand je frapperai le pays d'Egypte [1] ». Non, il n'y a point de plaie meurtrière pour l'âme, temple spirituel, marquée du sang du véritable Agneau qui a été immolé. L'ange des vengeances divines la res-

1. *Exod.* xii, 13.

pecte et la couvre de son ombre ; Satan s'en éloigne, parce qu'il a vu à sa porte, comme à la porte du paradis, un chérubin tenant à la main un glaive flamboyant, pour « garder le chemin de l'arbre de vie » [1].

---

1. *Gen.* iii, 24. « Et collocavit ante paradisum voluptatis Cherubim, et flammeum gladium atque versatilem ad custodiendam viam ligni vitæ. »

La Communion fréquente.

SIXIEME PARTIE

—

Venite, comedite panem, et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin que j'ai mêlé. Prov. IX. 5.

Nous avons étudié la question de l'Eucharistie et du péché. Et voici la synthèse de l'enseignement que nous y avons donné.

Encore que l'Eucharistie soit assez riche et assez généreuse pour remettre tous les péchés, puisqu'elle renouvelle la passion du Christ. qui est « la source et le principe du pardon de nos fautes [1] », elle demeure cependant sans effet sur

1. Ex passione Christi, quæ est fons et causa remissionis peccatorum. III Pars. qu. lxxix, art. 3, c.

l'âme chargée d'un péché grave. La raison en est que cette âme est privée par là de la vie spirituelle et qu'elle est morte devant Dieu. Or, les soins les plus habiles, la rosée, l'air et la lumière, donnés à une plante qu'un ver a rongée dans sa racine, sont vains et superflus. Les aliments les plus exquis, les médicaments les plus énergiques, administrés à un corps d'où le souffle vital s'est envolé, restent absolument inopérants. Et de même, la manne céleste, le pain des anges, servi à une âme qui est dans cet état déplorable que l'on appelle le péché, est dépourvu de la moindre efficacité. Les facultés de cette âme, qui a ainsi péché gravement, en plus de la faute qu'elles traînent comme un poids de mort, sont dans ce que S. Thomas appelle « *in affectu peccandi* », c'est-à-dire qu'elles ont une affection actuelle et directe pour le péché, elles sont en amitié avec le péché. Et donc elles repoussent la lumière et la vie, contenues dans le mystère eucharistique ; elles s'opposent avec vigueur à l'incorporation avec Jésus, qui est le terme magni-

fique et radieux de ce mystère. Puisque cette âme est la proie du mal, il n'y a pas d'alliance possible entre elle et le Bien Souverain, caché sous les espèces de ce sacrement. Que si l'âme s'obstinait à s'approcher, dans une pareille condition, de la table sainte, loin d'y trouver sa guérison, elle ajouterait à sa faute le plus grand des crimes, le sacrilège, crime de lèse-majesté divine, crime puni d'un effroyable châtiment.

Quant au péché véniel, qui est seulement une déperdition relative de la vie divine en nous, et qui, loin d'en éteindre le germe, le laisse au contraire fleurir et fructifier, l'Eucharistie exerce sur lui l'action la plus heureuse. De même que la nourriture corporelle répare les forces que nous dépensons dans le travail quotidien, la lutte pour l'existence, et rétablit ainsi l'équilibre entre la recette et la consommation, l'aliment surnaturel, préparé par l'amour de Notre Seigneur, comble les lacunes qui se produisent en nous, par l'effet de causes auxquelles notre nature déchue n'échappe jamais

complètement. C'est une force qui restaure nos défaillances et nous réinstalle dans une belle santé morale. C'est un feu qui détruit les impuretés qui s'étaient mêlées à l'or de notre âme, et lui rend sa finesse souple et fluide, son éclat. Et puisque ce feu incite l'âme à faire des actes d'amour divin, et la liquéfie en quelque sorte dans la charité infinie, il n'y a plus place en elle pour l'affection au péché, toutes ses puissances étant prises et conquises par le bien idéal.—Et enfin, rien d'excellent comme l'Eucharistie pour nous prémunir contre la maladie et la mort spirituelle, qu'est le péché. Si, dans l'ordre physique, l'on se prémunit d'autant plus efficacement contre les accidents de santé et la désagrégation corporelle, que l'on se donne une alimentation mieux en harmonie avec ses besoins, que l'on est plus prompt à détruire dans leur germe les maux qui nous menacent, il n'en va pas autrement dans l'ordre moral. Or, surnaturellemer parlant, la grâce eucharistique est si abondante qu'elle constitue un préventif merveilleux contre les mi-

sères spirituelles, et même contre la mort. Revêtue de la force même du Christ, informée par sa vertu essentielle, l'âme peut affronter sans crainte les assauts de son éternel ennemi, qu'est le démon. La passion de Jésus rappelle à Satan sa honte et sa défaite ; et le mystère de cette passion se renouvelant dans l'Eucharistie, il s'en suit que l'âme qui en recueille les fruits, et qui apparaît teinte du sang de « l'Agneau sans tache », devient un épouvantail pour le tentateur. Celui-ci n'ose s'approcher de ce temple, consacré par la présence divine, et à la porte duquel se tient un chérubin, armé d'une épée flamboyante, et qui lui en défend l'entrée.

Nous traiterons maintenant du sujet si pratique de la communion fréquente. La doctrine de S. Thomas sur ce point, ratifiée par la sainte Eglise, se tient à égale distance de toute exagération, soit dans un sens soit dans un autre, dans ce juste milieu où gît la vérité. Le saint Docteur pose des principes éternels, auxquels reviennent tous les auteurs qui ont parlé

sagement de la communion fréquente son enseignement continuera d'inspire tout ce qui s'écrira jamais de sensé et d modéré sur la question. Il est d'autan plus important de s'y tenir qu'il reflète e qu'il incarne la pensée catholique, et qu'il garde de deux excès également regrettables, soit l'abstention prolongée de la communion, soit l'abus de la communion. Angélique Docteur saint Thomas, notre maître et toujours notre frère, obtenez-nous un peu de cette grâce dont rayonnait votre génie, afin que nous puissions bien comprendre votre doctrine, et la communiquer intégralement à ceux qui nous lisent !

I

La communion fréquente s'entend d'abord et surtout de la communion quotidienne, et c'est de cette dernière que traite saint Thomas. Mais, par extension, communion fréquente se dit aussi de la communion bi-hebdomadaire ou même hebdomadaire. Une personne qui communie une ou deux fois la semaine est admise à la grâce de la communion fréquente. Le grand Docteur se pose donc la question comme suit : *Ultrum liceat quotidie hoc sacrementum suscipere ? Est-ce qu'il est permis de recevoir quotidiennement le sacrement de la sainte Eucharistie?* Le problème est nettement formulé. Avant de le résoudre théologiquement, saint Thomas, comme d'habitude, fait appel à l'argument d'autorité ; et cet argument tiré de S. Augustin, le grand Docteur de la grâce, dans son sermon 28e sur les *Paroles du Seigneur*,

laisse assez prévoir la nature de la réponse qui va être faite : « L'Eucharistie est le pain quotidien : recevez-le donc quotidiennement, afin qu'il vous soit quotidiennement profitable. » Et maintenant, reprend S. Thomas, pour ce qui est de l'usage, de la réception de ce sacrement, il y a deux chose à considérer, il faut se placer à un double point de vue : *premièrement*, au point de vue du sacrement eucharistique en soi, *ex parte ipsius sacramenti ;* et de ce chef, la réponse à notre question s'impose pour l'affirmation absolue [1]. Car la vertu de ce mystère est éminemment salutaire aux hommes ; et par conséquent il leur est utile de le recevoir quotidiennement, afin de bénéficier chaque jour des fruits qu'il renferme. Et c'est bien l'opinion de saint Ambroise, quand il dit, dans son traité des sacre-

1. « Circa usum hujus sacramenti, duo possunt considerari : unum quidem ex parte ipsius sacramenti, cujus virtus est hominibus salutaris, et ideo utile est quotidie ipsum sumere, ut homo quotidie ejus fructum percipiat. » III^a Pars. quæst. lxxx, art 10, corp.

ments : « Puisque le sang de Jésus est versé chaque jour en rémission des péchés, je dois chaque jour le recevoir, moi qui pèche chaque jour ; quotidiennement je dois absorber ce remède de guérison, moi qui suis sujet à des faiblesses et à des infirmités quotidiennes ».

Ainsi *considéré en soi*, le mystère eucharistique a été institué pour être l'aliment quotidien de nos âmes. Considéré en soi, c'est-à-dire dans ses figures, ses symboles, ses annonces lointaines, considéré dans les miracles évangéliques qui en furent la préparation directe, dans la pensée et l'intention de Notre Seigneur, considéré dans sa vertu et ses effets, dans ses profondeurs essentielles, le sacrement ineffable de l'Eucharistie est destiné à être notre ineffable nourriture de chaque jour. Ce mystère est le point culminant de la religion, la consommation de l'œuvre du Christ, la perfection et l'achèvement de la Loi Nouvelle. Son image se reflète donc à l'avance sous la Loi Ancienne, dont l'unique objet était de préparer aux augustes réalités de l'avenir.

Or, voyez sous quelle forme s'est produite l'une des anciennes images où l'Eucharistie était figurée en traits les plus clairs. Je veux parler de la manne qui tombait dans le désert [1]. Ecoutez le récit de la Bible. « Jéhovah dit à Moïse : Je vais faire pleuvoir pour vous du pain du haut du ciel. Le peuple sortira et en ramassera jour par jour la provision nécessaire... Au matin, vous vous rassasierez de pain, et vous saurez que je suis Jéhovah, votre Dieu... Et le matin, il y avait à la surface du désert, quelque chose de menu comme des grains, pareil au givre sur le sol... Et Moïse dit aux enfants d'Israël : c'est le pain que Jéhovah vous donne en nourriture. Que chacun de vous en ramasse ce qu'il faut pour sa journée... Et tous les matins, les enfants d'Israël ramassaient de la manne, chacun selon sa

---

1. « In hoc sacramento, traditur nobis memoriale passionis Christi per modum cibi, qui quotidie sumitur ; et ideo quantum ad hoc significabatur per manna, quod quotidie dabatur populo in deserto ». III[a] P. quæst lxxx, ad. 2[m], art. 10.

consommation[1]. » La manne immaculée et délicieuse, symbole de l'Eucharistie, tombait donc chaque jour sur la surface du désert ; et le peuple de Dieu avait l'ordre d'en prendre ce qui lui fallait pour le besoin de chaque jour. Quelle est la signification de ce miracle, si ce n'est que le vrai pain des anges germera chaque jour sur les saints autels, et que chaque jour les fidèles seront invités à venir le rompre et bénéficier de sa vertu ? Ailleurs, au livre des Proverbes, la Sagesse Eternelle se représente comme préparant un banquet auquel tous sont conviés : « La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes. Elle a immolé ses victimes, mêlé son vin, et dressé sa table. Elle a envoyé ses servantes, elle appelle sur les hauteurs de la ville : Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin que j'ai mêlé[2] ». La maison, c'est l'Eglise Catholique, les sept colonnes qui la soutiennent, et qui sont taillées dans

1. *Exod.* xvi, *passim.*
2. *Prov.* ix, 1-5.

la substance même du Christ : ***attendite ad petram unde excisi estis*** [1], ce sont les sept sacraments ; et l'édifice tout entier est fait pour abriter celui de ces signes divins qui est la consommation de tous les autres, le mystère eucharistique, banquet somptueux toujours ouvert à ceux qui veulent avoir l'intelligence, c'est-à-dire qui veulent vivre de Dieu. Cette idée de banquet a été reprise par Notre Seigneur, comme merveilleusement appropriée à l'Eucharistie : « Un homme donna un grand repas et y convia beaucoup de gens. Et comme, à l'heure du repas, plusieurs des invités s'excusèrent, alors le Maître dit à son serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, presse-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie [2]. » C'est là une parabole évangélique directement annonciatrice du mystère eucharistique. Et le Divin Maître n'y exprime-t-il pas assez ouvertement sa pensée au sujet de

---

1. *Isai.* li, I.
2. *Luc.* xiv, 16 seq.

ce mystère ? Est-ce que sa volonté que l'Eucharistie soit pour tous l'aliment de tous les jours, n'y ressort pas clairement ? Il veut que sa maison soit remplie, qu'il n'y ait pas de place vide à son banquet seigneurial. Tant pis pour ceux qui récusent son invitation ! Mais d'autres, choisis dans la grande foule, viendront les suppléer. L'important pour lui, pour sa dignité, pour son amour, est qu'aucun siège ne soit laissé vacant, à la table dressée par sa générosité. C'est encore Notre Seigneur qui nous a appris à demander à son Père « notre pain quotidien », et l'évangéliste saint Matthieu a un mot qui indique bien ce que le Christ entendait par là : « notre pain supersubstantiel [1] », dit cet évangéliste, à savoir le pain de l'Eucharistie, trancendant à la matière, l'incorruptible manne. Et pourquoi devons-nous le demander tous les jours, sinon parce qu'il nous est utile et bon de le manger, de le consommer tous les jours ? C'est à l'occasion d'un repas

1. *Matth.* vi, 11.

avec ses diciples que Notre Seigneur a institué la sainte Eucharistie ; et il a alors affirmé solennellement que cette Pâque nouvelle, « qu'il avait désiré d'un grand désir de manger avec eux [1] », il la substituait à l'ancienne, comme devant durer toujours, et être perpétuellement immolée dans ce mystère. Or chaque fois que la Paque ancienne était immolée, elle servait de nourriture aux enfants d'Israël [2]. Et puisque le Christ-Jésus s'immole chaque jour dans le sacrifice eucharistique, n'est-ce pas pour devenir chaque jour notre aliment ? Et son intention là-dessus paraît avec une évidence d'autant plus saisissante, que c'est sous le signe du pain qu'il a renfermé la substance auguste de son corps et de son sang. Or, le pain n'est-il pas à la base de notre alimentation corporelle ? Ne fait-il pas le fond de chacun de nos repas ?

---

1. *Luc.* xxii, 15.

2. « Et edent carnes nocte illa... Nec remanebit quidquam ex eo usque mane... Sic autem comedetis illum... Est enim Phase (id est transitus) Domini. » *Exod.* xii, 8-10-11.

Mais le pain suffit à nourrir, tellement il est complet et riche de vie. Et comme l'on en a besoin chaque jour, l'âme a aussi besoin chaque jour du froment eucharistique [1]. Parce que quotidiennement nos énergies morales requièrent la conservation, l'accroissement, la restauration et la préservation, et que c'est le rôle de l'Eucharistie de nous verser ces principes régénérateurs, alors l'Eucharistie est essentiellement en harmonie avec nos aspirations surnaturelles. C'est son mouvement, sa destinée, sa fin, de venir nous saturer chaque jour de sa vertu céleste et fécondante ; et, comme dit très bien un auteur mystique, c'est en quelque sorte « lui faire violence [2] » que de l'arrêter dans l'élan qui la porte vers nous, l'empêcher

1. « Hoc sacramentum est cibus spiritualis : unde sicut cibus quotidie sumitur, ita et hoc sacramentum quotidie sumere laudabile est. » IIIa P. qu. lxxx, art. 10, ad. Im.

2. « Assister à la messe sans y participer à la communion est une action comme estropiée ; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué le sacrement... Tous les

de produire en nous les opérations merveilleuses qu'elle a pour objet.

II

Ainsi donc, douter qu'il soit permis de communier chaque jour, et que ce soit même là la meilleure des choses, s'opposer à la communion fréquente, c'est renverser le sens des images par lesquelles ce mystère d'amour a été symbolisé, nier les intentions que Notre Seigneur a manifestées à ce sujet, en diverses paraboles, dans l'enseignement du *Notre Père*, et dans les rites et les effusions d'âme qui ont accompagné l'institution de ce sublime sacrement ; c'est aussi refuser au « don de Dieu » son excellence divine, son pou-

---

chrétiens y sont appelés : *ils font violence* au sacrement quand ils s'en privent. » Fénelon. *Lettres de Direction spirituelle*, 190e lettre. Collection Garnier, page 621.

voir salutaire sur nos pauvres âmes. Par toutes les preuves données, tous les arguments apportés, il ressort au contraire que le pain eucharistique, *en soi*, est l'aliment idéal qui correspond à tous nos besoins, satisfait nos tendances les plus impérieuses, remplit nos lacunes et nos désirs. Le recevoir quotidiennement ne peut que nous hausser à la perfection de la vie spirituelle. Oui, mais à une condition indispensable, c'est que notre âme apporte à sa réception les dispositions voulues, qu'elle se présente à la sainte table dans un état qui favorise l'action de ce divin mystère, et lui permette d'aller jnsqu'au bout de ses opérations essentielles. Et c'est le second ordre de réflexions que saint Thomas expose dans l'autre partie de l'article que nous analysons. Après avoir parlé de l'Eucharistie *en soi*, et établi qu'à ce point de vue, elle est éminemment salutaire à qui la reçoit quotidiennement, le saint Docteur ajoute : « Il y a un autre point de vue auquel il faut considérer ce sacrement, et c'est *le point de vue subjectif*, c'est-à-dire qu'on

l'envisage maintenant non plus en ce qu'il est en lui-même et *objectivement*, mais dans son rapport avec celui qui le reçoit, ou *subjectivement*[1]. » Ce n'est pas assez qu'une chose soit bonne par nature pour produire de bons résultats. Encore faut-il que le milieu dans lequel elle tombe lui soit favorable, et présente avec elle des affinités. La science est bonne en soi. A preuve, c'est que Dieu se fait appeler « le Dieu des sciences, *Deus scientiarum Dominus*[2] ». Mais la Science, dans un cerveau mal équilibré, ne cause que des ruines. Un psychologue puissant, dans

---

1. Alio modo potest considerari *ex parte sumentis*, in quo requiritur ut cum magna devotione et reverentia ad hoc sacramentum accedat. Et ideo si aliquis se quotidie ad hoc paratum inveniat, laudabile est quod quotidie sumat. Sed quia multoties in pluribus hominum multa impedimenta hujus devotionis occurrunt, propter corporis indispositionem vel animæ, non est utile omnibus hominibus quotidie ad hoc sacramentum accedere ; sed quotiescumque se ad illud homo invenerit præparatum. » III^a^, P. quæst lxxx, art. 10, corp.

2. I, Reg. II, 3.

un livre qui est moins un roman qu'une thèse, a bien décrit, fortement analysé, les effets désastreux de la science. versée sans discrétion et sans mesure, dans une tête mal faite pour la contenir, dans un tempérament trop mobile et trop impressionnable pour ses solides acquisitions, ou ses spéculations parfois douloureuses. Et cette thèse navrante s'appelle le *Disciple*, de M. Paul Bourget. Ou mieux, pour en revenir au terme de comparaison qui nous a servi jusqu'ici, le pain, le vin, la chair des bêtes, tout ce dont se compose la nourriture physique, tout cela est très bon en soi, et cependant peut devenir inefficace, dangereux, nuisible, principe de mort, suivant que le milieu où il opère est refractaire ou non à sa vertu, se prête et concourt à son influence, ou y met des empêchements irréductibles. C'est ainsi que la divine Eucharistie, pour sortir ses effets généreux, pour répandre la vie dont elle déborde, demande la libre et complaisante coopération de nos facultés, leur soumission à son saint empire. C'est dans la mesure où l'âme s'est préparée à

la recevoir, qu'elle en goûte la saveur et en mérite les fruits [1].

Et quand nous parlons de préparation, nous ne voulons pas parler d'une préparation de dignité, car elle est chimérique et impossible. Jamais aucune préparation ne nous mettra de pair avec la sublimité de ce sacrement. Ça été là la grande erreur du jansénisme d'éloigner les âmes du mystère eucharistique sous le prétexte spécieux qu'elles sont indignes de le recevoir. Cette hérésie est peut-être celle qui a fait le plus de mal à l'Eglise : elle se cachait sous des dehors honnêtes, elle se présentait sous des couleurs de révérence envers ce sacrement, et c'est pourquoi elle a séduit tant de belles âmes, tant de cœur animés des plus excellentes intentions. Mais en réalité elle procédait d'une incompréhension complète des choses ; elle faussait l'idée qu'avait eue Notre

---

1. Cum vero Sacramenta Novæ Legis, etsi operentur *ex opere operato*, habeant tamen majorem effectum quo majores dispositiones in iis suscipiendis adhibeantur, idcirco curandum est ut

Seigneur. Ce sacrement ne nous est pas donné parce que nous en sommes dignes ; il nous est donné parce qu'il faut à l'âme une nourriture qui conserve et accroisse et répare la vie surnaturelle que nous avons reçue par le baptême ; il est la conséquence du principe d'existence éternelle déposé alors en nous par la bonté de Dieu. C'est par bonté, par faveur gratuite, et sans aucun mérite préalable de notre part, que Dieu nous régénère dans l'eau baptismale ; c'est par bonté également, par faveur gratuite et sans mérite préalable chez nous, qu'il nous appelle à partager le pain. Si Notre Seigneur avait eu égard à la dignité humaine, il n'eût jamais été question ni de notre naissance surnaturelle, ni d'un aliment céleste assez fort pour nous prolonger jusqu'à la lumière de gloire. Ce sont là des dons qui dépassent infiniment

---

sedula ad sacram Communionem præparatio antecedat, et congrua gratiarum actio inde sequatur, juxta uniuscujusque vires, conditionem et officia. » Décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905 sur *La Communion quotidienne*. Declaratio 4ª.

la mesure de ce que nous sommes et de ce que nous méritons [1].

Il ne s'agit pas davantage d'une préparation d'intelligence qui nous égalise avec l'Eucharistie. L'Eucharistie étant un mystère, l'esprit humain ne peut l'embrasser dans ses limites, pas plus qu'il ne peut y enfermer l'infini. Tout ce que les plus grands théologiens peuvent faire, c'est d'en étudier les abords. Quant à en sonder les profondeurs, c'est une vaine entreprise. Tout se résout dans un acte de foi et d'adoration. S'il fallait, pour recevoir l'Eucharistie, comprendre l'Eucharistie, autant dire que ce sacrement serait inu-

---

1. « Des âmes très régulières du reste, des âmes adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paraître une fois à la Sainte Table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendaient et par les vaines alarmes qu'on leur donnait. »—Bourdaloue. *Sermon sur la fréquente Communion*, dans son *Essai d'octave du Saint Sacrement*, 5e jour, *Œuvres complètes*, Edit. Bloud & Barral, tome II, page 545, 1re colonne. « *Elles se sont excommuniées elles-mêmes* », quelle magnifique expression pour peindre les ravages du jansénisme !

tile, puisque aucune intelligence humaine n'est en harmonie avec sa grandeur.

Alors de quelle préparation voulons-nous parler ? D'une préparation morale sur laquelle je demande à insister. S'être purifié de toute faute grave donne un droit strict à la réception de la sainte Eucharistie. C'est là la condition commune et essentielle, requise de quiconque veut s'approcher de la Table Sainte. Si l'âme est morte à la grâce, de quel effet l'aliment divin de ce sacrement pourrait-il être dans ce cadavre spirituel ? Mais nous traitons de la communion fréquente, de la communion quotidienne. Or, suffit-il pour se présenter à la Table Sainte tous les jours d'avoir la conscience libérée de tout péché mortel par une confession sincère ? Cette faveur infinie requiert des dispositions que Notre Seigneur a le droit d'exiger. Et c'est au confesseur à voir si l'âme présente les garanties voulues avant de l'admettre à venir cueillir chaque jour la manne qui tombe du ciel. Et ici nous ne saurions mieux faire que de reproduire le dispositif du décret de la

Sacrée Congrégation du Concile sur *la Communion quotidienne :* 1° « La communion fréquente et quotidienne étant vivement désirée par notre Seigneur et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles, ...de sorte que nul, s'il est en état de grâce, et s'approche de la Table Sainte avec une intention droite et pieuse, ne puisse en être écarté. 2° Or, l'intention droite consiste en ce que le communiant ne se laisse pas conduire par l'usage, par la vanité, ou par des motifs humains, mais qu'il veuille se conformer au bon plaisir de Dieu, s'unir plus étroitement à Lui par la charité et opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts. 3° S'il convient souverainement que ceux qui font la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et de l'affection à ces péchés, il suffit néanmoins qu'ils soient exempts de fautes mortelles et résolus à n'en plus commettre à l'avenir. Etant donné ce ferme propos, il n'est pas possible qu'en communiant chaque

jour on ne se débarrasse peu à peu même des péchés véniels et de l'affection à ces péchés. 4° Comme les sacrements de la Loi Nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent d'autant plus d'effet que les dispositions de ceux qui les reçoivent sont plus parfaites, il faudra donc veiller à ce que la sainte communion soit précédée d'une sérieuse préparation et suivie d'une action de grâces convenable, selon les forces, la condition et les occupations de chacun [1]. »

Voilà la synthèse de la doctrine catholique et toute la pensée de l'Eglise sur ce point si important de la communion quotidienne. Quelle précision de termes ! Ces quelques lignes contiennent tout ce qu'il y a à dire en la matière. Avec quelle maîtrise l'intention large et généreuse qu'a eue Notre Seigneur en instituant la sainte Eucharistie y est interprétée ! Tout est dans ce décret définitif : la *condition*

---

1. Décret de décembre 1905.—Nous engageons nos lecteurs à lire ou à relire cet admirable décret, avec ses *considérants* lumineux et si forts.

essentielle requise pour s'approcher fréquemment de la Table Sainte. Et là, impossible de ne pas admirer la bonté de Jésus qui demande si peu à notre faiblesse pour l'admettre à son banquet infini! Ensuite, la *préparation sérieuse* et l'*action de grâce convenable*, si l'on veut que ce sacrement sorte tous ses effets. Or, ne néglige-t-on pas un peu trop de se préparer à la communion, de s'y exciter par des actes de foi et d'amour? Egalement, s'inquiète-t-on assez de remercier Jésus du don qu'Il nous a fait? Et quelle meilleure et plus *convenable* action de grâces lui rendre que de s'efforcer de progresser dans la vertu?

Ce progrès implique la détestation du péché véniel, la lutte contre nos imperfections, l'extirpation de nos défauts. L'âme qui communie souvent doit obéir à une véritable ascension morale, et monter régulièrement, de degré en degré, vers l'idéal divin. Autrement, la communion fréquente serait, de sa part, l'objet d'une sorte de profanation. A quoi bon assumer un aliment si riche, si l'on ne l'assimile

pas, s'il ne se transforme pas en notre substance, ou plutot, car c'est là la fin du pain eucharistique, si cet aliment ne nous convertit pas en sa propre essence [1]? Pensez-vous que la faute en soit à Notre Seigneur? Non, tous les obstacles viennent de nous-mêmes; et l'opposition sourde que nous faisons à son action et aux merveilles de sa tendresse est une ingratitude qui finirait par détourner de nous sa faveur. Les auteurs mystiques font remarquer justement qu'une âme qui communie fréquemment, sans cependant devenir plus sainte, plus vertueuse, plus

1. « Qu'un homme usant chaque jour de viandes solides demeure toujours également faible, que concluons-nous? Ce n'est point aux aliments que nous attribuons le mal, mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend. L'aliment de notre âme le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement? quel amendement? quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable. » Bourdaloue. *opere laud.*

charitable, plus candide, plus emflammée pour le bien, plus détachée des choses de la terre, plus affinée spirituellement, est un véritable scandale, et presque une occasion de blasphème, dans la société chrétienne. Car il y en a qui prendront prétexte de ce fait pour douter de l'efficacité du mystère eucharistique, et qui crieront à l'illusion et au mensonge. Puisqu'une âme admise à une faveur que l'on dit si importante n'en profite pas, cette faveur renferme-t-elle toute les réalités qu'on lui prête? Et voilà Notre Seigneur, avec toute l'immensité de ses grâces, rendu responsable des inconséquences commises par un cœur léger qui n'a pas correspondu à son amour! Cela est grave, mais ce qui est plus grave, c'est que ces communions constituent un abus du « don de Dieu ». Il est prouvé, par l'expérience des hommes les plus versés en la spiritualité, que l'âme ne demeure jamais stationnaire sur le chemin de la vertu : Si elle n'y avance pas, elle recule. Et donc, l'âme que des communions répétées se font pas progresser en

perfection, retarde et marche en arrière, en dépit de ses communions mêmes. Et cela est un indice que la réception fréquente de ce sacrement n'est pas bonne pour elle, et qu'elle doit laisser cette faveur aux personnes de bonne volonté, chez qui la grâce eucharistique pourra librement s'épanouir en fleurs divines et en fruits de salut [1].

III

Telle est la thèse de S. Thomas, conforme à l'esprit de l'Eglise, reprise et confirmée par la voix de tant d'auteurs mystiques, sur la communion fréquente.

---

1. *Cf. Somme de Prédication eucharistique*, par Tesnières, Doct. en Théol. — Tome III. *La pratique de la Communion*. Les Livres *Deuxième* et *Troisième* surtout. Le Père Tesnières explique très bien ce que saint Thomas entend par *cum magna devotiòne et reverentia*, comme condition requise pour la communion quotidienne. Ces mots concordent avec ceux du décret où il est dit qu'il faut avoir, pour communier souvent, une intention *droite et sérieuse*.

Excellente en soi, voulue par le Divin Maître, la communion quotidienne produit des effets proportionnés à son essence, en tombant dans une âme bien préparée à la recevoir, et qui s'inquiète ensuite de coopérer à son action et de cultiver sa vertu immaculée. Que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de demander au Divin Maître, « auteur de tout don parfait [1] », de disposer Lui-même notre cœur à sa venue, et de le fixer tellement en sa lumière et en son amour, qu'il ne s'écarte plus de la contemplation de sa beauté transcendante, mais qu'au contraire il se cristallise, en quelque sorte, dans une étreinte de tendresse et d'union toujours plus intime avec son Sauveur, union qui aura son couronnement dans l'éternité.

---

1. « Et omne donum perfectum desursum est. » Jac. I, 17.

Convenances de l'Institution de l'Eucharistie le soir de la Cène

SEPTIÈME PARTIE

—

C'est l'heure exquise, le moment auguste.

Dans une salle haute de Jérusalem, Notre Seigneur est assis à une table, et il a autour de lui ses douze apôtres. Les premiers mots qu'il leur adresse sont ceux-ci : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. » Et il ajoute : « Car, je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à la Pâque parfaite, célébrée dans le royaume de Dieu [1]. » Et ces dernières paroles indiquent clairement que le mystère qu'il va opérer dans l'instant aura sa consommation, son couronnement dans la lumière de gloire. C'est donc le grand soir, l'heure rêvée, où le Divin Maître va manifester aux siens tout son amour. Aimer, c'est se livrer,

1. *Luc.* xxii, 15-16.

aimer, c'est donner sa vie à ceux qu'on aime. Jésus peut obéir enfin à la loi de son essence, qui est tout amour ; enfin, il effectuera ce don de lui-même qui lui est toujours apparu comme la suprême nécessité de son cœur.

La Passion est proche : demain, ce sera la trahison, les opprobres, la condamnation, le sang versé, le dernier soupir sur la croix. Cette effroyable perspective, dont les réalités sont si voisines, n'enlève pas au Maître son calme : il y a seulement dans son regard, qui n'a jamais autant souri de tendresse, comme un arrière-fond de mélancolie ; dans ses paroles je ne sais quel accent qui les rend plus solennelles, et les grave en traits de feu dans l'âme de ceux qui le contemplent et qui l'écoutent.

Enfin, sur un morceau de pain, sur un peu de vin, le Verbe de Dieu fait chair prononce la formule éternelle et souveraine : « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang. » C'en est fait. L'Eucharistie existe. O merveille de l'amour !

Pourquoi faut-il que ma voix vienne

troubler le recueillement de cette heure où le monde adore le souvenir de votre divine institution ? *Tibi silentium laus !* Mes lèvres indignes devraient se taire, et laisser l'hommage des âmes chrétiennes monter silencieusement dans les espaces, et se dérouler comme les flots d'un encens immatériel. La parole humaine fait un vain bruit, quand la majesté de ce mystère nous écrase de son poids, et que nos cœurs ne trouvent pas d'expression pour peindre les sentiments divers qui les agitent. O soir de la cène, aussi grand dans l'histoire, aussi fécond pour l'humanité, aussi riche de salut que le soir même de la Passion, non, je n'ai jamais mieux senti la disproportion de ma pensée et de mon langage avec vos révélations magnifiques et ardentes ! Puisqu'il me faut parler, hélas ! ce ne sera pas sans demander d'abord aux anges du sanctuaire, gardiens de l'Eucharistie, de purifier mes lèvres avec un charbon enflammé ; ce ne sera pas sans implorer Notre Seigneur de vouloir bien m'entr'ouvrir un peu les abîmes de son cœur, afin que je puisse

soupçonner ce qu'il a mis d'amour, de vie, et de tendresse, dans son Très Saint Très auguste, et Très adorable Sacrement.

C'est au soir de la Cène, à la veille de sa Passion, que Notre Seigneur Jésus-Christ a institué la Sainte Eucharistie. Et nous allons précisément essayer de montrer les convenances de l'institution de l'Eucharistie à une pareille heure ; nous alons voir les raisons que le Divin Maître a eues d'attendre ainsi au dernier moment, « avant de souffrir », pour nous léguer le don infiniment précieux de son corps et de son sang, sous les espèces eucharistiques.

I

Jésus est donc à la veille de quitter les siens. Dans quelques heures, il aura consommé sa mission messianique. Tout ce que les Prophètes ont annoncé de lui est rempli. Tout ce que la justice de son Père attendait de son rôle de médiateur et de victime pour les péchés des hommes, sera bientôt réalisé dans sa plénitude. Le cycle de ses jours va finir ; malgré toutes les apparences du contraire, il va finir dans un triomphe, comme l'avenir le montrera. La mort ignominieuse qui l'attend va mettre le sceau à son œuvre rédemptrice ; de cette mort va germer notre vie. Cette mort lui ouvrira à lui-même la récompense éternelle dans le sein de son Père, en même temps qu'elle assurera notre salut. Ah ! le Fils de l'Homme aura bien gagné sa gloire. Par combien de larmes, de souffrances physiques, de tortures morales, il l'aura achetée. Cette

gloire ! Mais il lui faudra verser tout son sang pour la conquérir. Les oracles l'ont mise à ce prix. Dans son agonie, Jésus aura un instant de défaillance. Mais il se reprendra, il acceptera de boire tout le calice, jusqu'à la lie, afin de ne pas faire faillite à nos espérances de rachat, afin de ne pas se frustrer lui-même des joies de la victoire, de la gloire qui lui est promise, comme terme de ses travaux. Jésus va quitter ceux qu'il aime, et son départ sera éternel [1].

C'est toujours une heure grave que celle du départ, celle où il faut dire adieu à ceux avec qui on a longtemps vécu, ceux qu'on aime et qui font en quelque sorte partie de notre être. Que d'attaches

---

1. Convenienter hoc sacramentum institutum fuit in cœna, in qua scilicet Christus ultimo cum suis discipulis fuit conversatus : *Primo*, quidem ratione continentiæ hujus sacramenti : continetur enim ipse Christus in Eucharistia sicut in sacramento. Et ideo quando ipse Christus in propria specie a discipulis discessurus erat, in sacramentali specie seipsum eis reliquit ; sicut in absentia Imperatoris exhibetur veneranda ejus imago. III[a] Pars, qu. lxxiii, art. 5, corp.

insoupçonnées l'on se sent avec eux ! C'est à ce moment que l'on voit toute la force des liens qui nous unissent à de chères âmes dont l'existence s'était mêlée à la nôtre, identifiée avec la nôtre. Que de choses l'on ne remarque pas dans le cours ordinaire de la vie affective, de l'amitié, et qui se découvrent, qui éclatent avec force, quand cette vie s'oriente vers des destinées nouvelles et va se déraciner dans un départ. Alors, les bien-aimés qu'on se prépare à laisser nous apparaissent dans une lumière attendrie ; ils prennent à nos yeux un charme et une grâce imprévus. Et tout le désir de notre cœur, à ce moment où ses battements s'affolent, est de prolonger son souvenir en ceux qu'il faut abandonner, de garantir notre nom et notre mémoire contre les puissances d'oubli, d'empêcher que l'absence n'entame un sentiment très pur qui faisait la beauté de nos jours. Quand un enfant quitte sa mère ou qu'une mère quitte son enfant, quelles effusions précèdent l'heure inévitable et douloureuse ! On ne se souvient plus de rien, sinon que



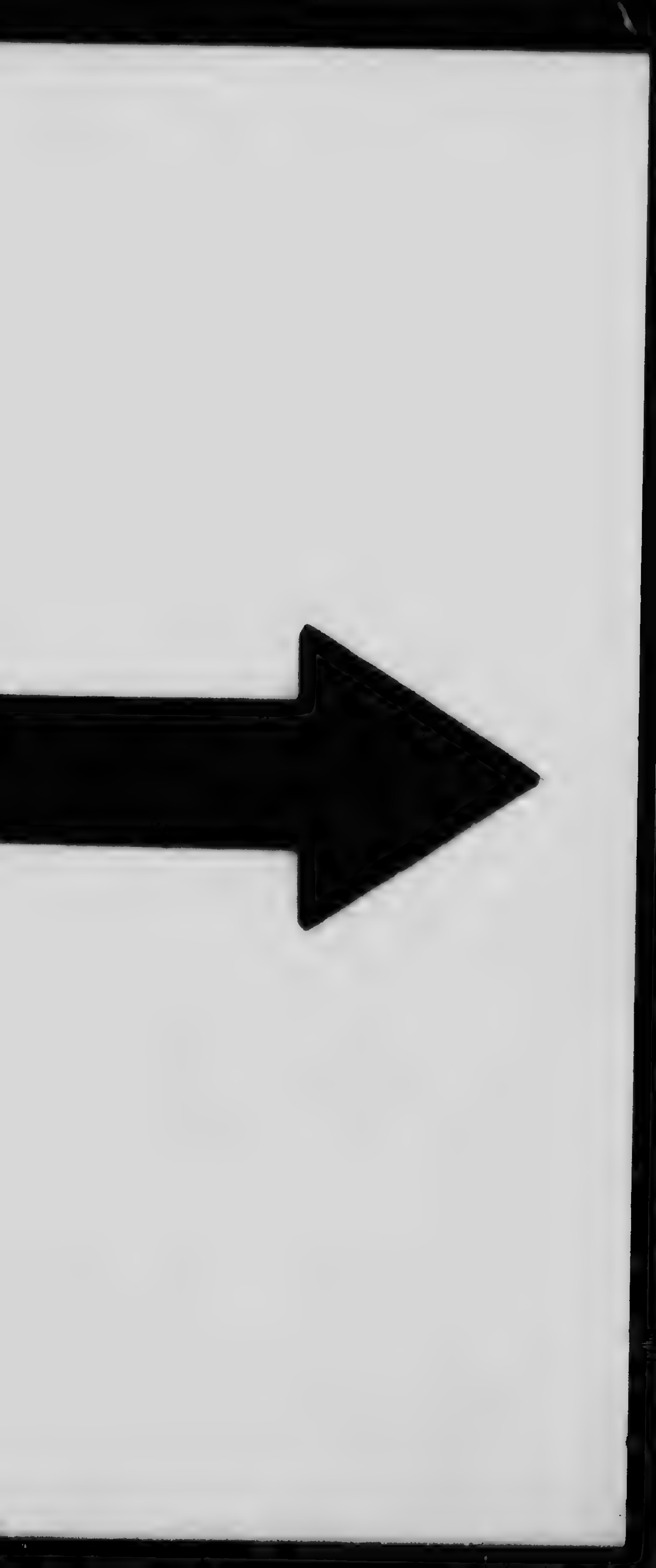
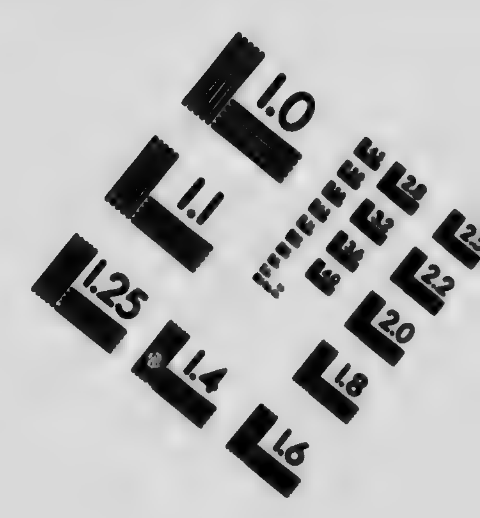
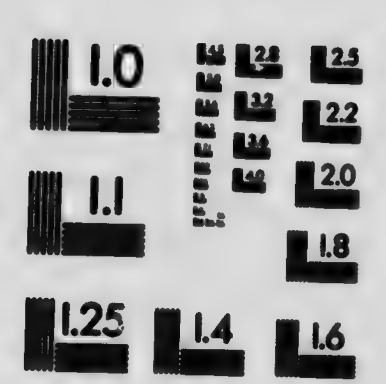
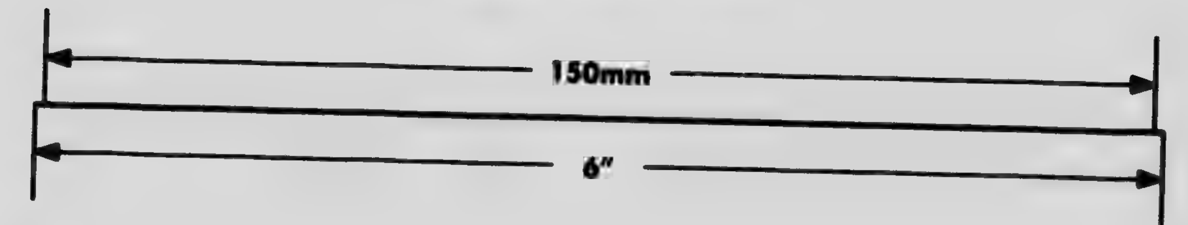


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









l'on s'est toujours aimé ; on n'a qu'un
aspiration, continuer à se chérir, malgr
la séparation peut-être éternelle. Et c
sont des baisers, des étreintes, où il
semble que ces deux âmes cherchent à
s'échanger, et à se prémunir l'une l'autre
contre les atteintes de la distance qui va
tout à l'heure s'interposer entre elles.

Or, même l'amour maternel est une faible image de la tendresse que Notre Seigneur éprouvait pour les siens, pour les disciples qu'il s'était choisis, pour l'humanité tout entière. Ce sentiment était à la mesure de son essence infinie, c'est-à-dire sans mesure. Notre esprit ne peut donc pas le comprendre. Il nous est impossible de deviner ce qui se passait dans son cœur, à la veille d'adresser un éternel adieu à ceux qui l'avaient suivi et adoré, prémices des nations qui devaient embrasser la foi en lui et proclamer son nom par toute la terre. Quel désir de cristalliser en eux sa mémoire, sa pensée, de leur communiquer sa vie même, de leur être toujours présent par un signe réel ! Ce que l'amour humain est inca-

pable de produire, l'amour du Fils de l'Homme l'a fait. Cette chose invraisemblable, la présence réelle du Christ avec nous, en dépit de la séparation, de la mort, de son envol dans les sphères glorieuses de l'éternité, l'Eucharistie l'opère. L'Eucharistie est donc le miracle de la tendresse divine. C'est une force de résistance, supérieure et magnifique, que le Maître oppose à la loi qui nécessite son départ de parmi nous. Le soir de sa Passion est proche. Mais il ne s'en inquiète plus, maintenant qu'il est assuré de vivre avec nous, réellement et substantiellement, dans son mystère eucharistique, où, comme les disciples d'Emmaüs, les siens le reconnaîtront toujours « à la fraction du pain » [1].

---

1. « Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies. Et intravit cum illis. Et factum est, dum recumberet cum eis, accepit panem, et benedixit, ac fregit, et porrigebat illis. Et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum... » *Luc* xxiv, 29-31, Ce délicieux épisode de Jésus et des disciples d'Emmaüs est le reflet du tableau de la Cène.

II

La Passion de Jésus est le point culminant de l'histoire religieuse. Le Calvaire et la Croix dominent le monde ; il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de salut que par la foi au mystère d'un Dieu fait Homme souffrant pour nous. De tout temps, il y a eu un signe représentatif de cette Passion d'où devait découler le salut. Quand elle était contenue dans les puissances de l'avenir, le sacrement qui la figurait était l'agneau pascal. Les rites qui accompagnaient l'immolation de cette victime matérielle symbolisaient l'oblation future du Christ. Tous les enfants d'Israël devaient partager les fruits de ce sacrifice et être aspergés du sang de la victime : à ce prix seulement ils méritaient d'être épargnés par Dieu et échapper à sa justice. Ce n'était pas que ce sang eût par lui-même quelque vertu. Sa valeur propitiatoire lui venait du sacrifice Infini qu'il figurait à l'avance et auquel il empruntait toute sa signification.

Mais voici l'heure où l'oblation du Christ, ainsi symbolisée par l'oblation de l'agneau sans tâche, doit avoir lieu. Voici que les semaines marquées par les Prophètes sont révolues. Les temps sont mûrs. Jésus s'offre enfin à son Père, en lui disant : « *Ecce venio !* Je viens ! » Vous avez assez longtemps attendu. Assez longtemps vous vous êtes laissé apaiser par la fumée des sacrifices matériels. Assez longtemps vous avez accueilli leur encens en gage d'un autre plus pur et plus parfait. *Ecce venio !* O mon Père, votre patience, votre longanimité est rendue à son extrême limite, elle a atteint sa plénitude. Les oracles ont également atteint leur apogée ; l'ère des visions est complète. Les espérances ont fini de fermenter au cœur de l'humanité. Le ciel et la terre réclament l'accomplissement des promesses messianiques. « *Ecce venio, je viens !* » Oui, demain, en expirant sur la croix, le Christ-Jésus va clore le passé ; sa mort va sceller les longs siècles d'attente, de préparation et de soupirs. Le sacrifice de l'Homme-Dieu

va devenir un fait éternel. C'est l'histoire qui recommence, un nouvel avenir s'ouvre devant l'humanité. Mais quel sera le signe qui soutiendra, jusqu'à la fin des temps, la foi des hommes en l'oblation rédemptrice? Une figure la représentait, alors qu'elle était renfermée dans les mystères de l'avenir. Il faut qu'un sacrement la représente, maintenant qu'elle va plonger dans les lointains du passé. Oui, il faut à notre foi, un signe, un point d'appui, quelque chose de tangible d'où elle parte pour s'élever jusqu'au calvaire, adorer le sang précieux qui y a été répandu pour nous. Et ce signe, c'est la Sainte Eucharistie. Avec quel tact admirable, quel sens des choses Notre Seigneur Jésus-Christ nous l'a donné à la veille même de consommer son Immolation! Et quelle supériorité comporte ce signe sur l'image ancienne! Ce n'est pas un symbole, ce n'est pas une figure, car on ne symbolise pas ce qui est devenu une réalité. Ce n'est pas non plus un simple souvenir. Le terme de « mémorial » s'applique à l'Eucharistie, mais à la con-

dition d'être entendu dans le sens fixé par l'Eglise catholique, qui seule possède la vérité, seule détient le mystère des Ecritures. Oui, ce sacrement est un mémorial chargé de toute la vertu de la Passion ; oui, l'Eucharistie est un mémorial, mais un mémorial où tout ce qui s'est passé sur le calvaire se reproduit, se renouvelle. Quel aliment pour notre foi qu'un tel don [1] !

III

Et enfin, en instituant la Sainte Eucharistie au soir de la Cène, quand sa mort était si prochaine, Notre Seigneur a voulu imprimer plus profondément dans

---

1. *Secundo*, quia sine fide passionis Christi nunquam potuit esse salus. Et ideo oportuit omni tempore esse apud homines aliquid repræsentativum dominicæ passionis ; cujus in veteri quidem Testamento præcipuum sacramentum erat agnus paschalis. Successit autem ei in novo Testamento Eucharistiæ sacramentum, quod est rememorativum præteritæ passionis, sicut et illud fuit præfigurativum futuræ. Et ideo conveniens fuit ut, imminente passione, celebrato priori sacramento, sacramentum novum institueret. IIIª, Pars. qu. lxxiii, art. 5.

l'esprit de ses disciples la vénération, l respect envers ce mystère. Le momen était solennel pour lui et pour eux. C'étai leur dernière rencontre. Car il était écrit « Je frapperai le pasteur, et les brebi seront dispersées [1]. » Encore quelque instants, et Jésus va être frappé, et se apôtres s'enfuiront, ils l'abandonneron aux mains de ses bourreaux après l'avoi trahi et renié. Mais, à cette heure, le Père et ses enfants sont réunis dans le cénacle pour des effusions suprêmes. Notre Seigneur sait bien ce qui l'attend ; mais il détourne son regard de ces visions navrantes, et il se donne au plaisir de converser une dernière fois avec les siens. Oui, l'heure est solennelle, et elle est admirablement choisie pour exposer les grandeurs et les sublimités du mystère eucharistique. C'est comme un testament que le Maître dicte à ses apôtres ; il leur déroule les profondeurs d'amour contenues dans la Nouvelle Alliance. Ce qu'un père, ce qu'une mère nous dit, avant de

---

1. *Matth.* xxvi, 31.

nous quitter pour jamais, se grave dans la mémoire en caractères indélébiles. Quand leurs lèvres expirantes nous confient leurs derniers messages, nous tracent leurs derniers enseignements, nous expriment leurs vœux suprêmes, alors toutes les puissances de notre âme recueillent avec religion ces mots ultimes : cela constitue comme un trésor sacré que rien ne pourra jamais entamer. O Maître Jésus, laissez donc parler votre cœur, laissez-le s'épancher à flots dans le cœur des disciples, assis avec vous à la table où votre divine bonté substitue à la Pâque primitive la Pâque céleste et éternelle ! Aucune de vos paroles inspirées, empruntant aux circonstances mêmes où vous les dites une magnificence plus rare et une éloquence plus merveilleuse, ne sera perdue. Le cœur de vos disciples nous en renverra l'écho. C'est de là qu'elles partiront pour se répercuter, en larges ondes, se dérouler en périodes lumineuses, jusqu'à la fin des âges. Parlez ! Parlez ! L'heure est grave, et saint Jean vous écoute, il vous écoute la tête pen-

chée sur votre cœur, pour en saisir to
les battements... Il vous écoute.
vous savez bien, ô Maître, que vo
aurez en lui, spécialement, un interprè
fidèle de votre pensée eucharistique,
théologien du mystère par excellenc
Votre Verbe vivra en lui ; son Evangi
sera l'Evangile de la Cène, la traductio
directe de vos effusions en ce soir sublime
Parlez ! Que vos sentiments s'exhalen
sous la forme d'hymnes ! Que votre exal
tation aille jusqu'au lyrisme ! Développe
le thème ineffable des opérations de l'Eu-
charistie dans l'âme ! Enivrez vos audi-
teurs de ces spéculations qui dépassent
tous les rêves, et qui ne sont cependant
qu'en harmonie avec la vérité ! Saint Jean
reprendra une à une vos considérations
transcendantes ; et de tous ces sons
divins, exhalés de votre âme à l'heure
même où l'Eucharistie germait dans vos
mains sacrées, composera son cantique
éternel à la gloire de votre Sacrement [1].

---

1. *Tertio*, quia quæ ultimo dicuntur, maxime ab amicis recedentibus, magis memoriæ commen-

dantur, præsertim quia tunc magis inflammatur affectus ad amicos ; ea vero ad quæ magis efficimur, profundius animo imprimuntur, quia igitur, ut dicit Alexander I. Papa, nihil in sacrificiis majus esse potest quam corpus et sanguis Christi, nec ulla oblatio hac potior est, ideo ut in majori veneratione haberetur, Dominus in ultimo discessu suo a discipulis hoc sacramentum instituit. » IIIa, P. qu. lxxiii, art. 5, corp.

TABLE DES MATIÈRES

—

